

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 513 - SAMEDI, 3 MARS 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GRANDE DUCHESSE XÉNÉE ALEXANDROWNA

LE GRAND DUC ALEXANDRE MIKHAILOVITCH

LES FIANÇAILLES DU GRAND DUC MIKHAILOVITCH AVEC LA FILLE AÎNÉE DU TSAR ALEXANDRE III



BEAUX-ARTS. — LE JOURNAL DE GRAND-PÈRE. — TABLEAU DE M. DEULLY

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 MARS 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Causerie, par E.-Z. Massicotte.—Carnet du "Monde Illustré."—Poésie : L'aube, par Paul Laffargue.—Cueillettes et Glanures : F.-X.-A. Rapin, par Jules Saint-Elme.—M. H.-D. Tétu.—Nos gravures.—Notes et impressions.—Carnet de la cuisinière.—Le général Gourko (avec gravure).—Nouvelle : Morte en mer, par François Coppée.—Faits scientifiques.—Un conseil par semaine.—Notes et faits : Histoire des livres ; Variétés judiciaires ; Température du mois de mars ; La femme ; Variété historique ; La légende du carême, etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons — Enigme.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portraits : La grande duchesse Xénée Alexandrowna ; Le grand duc Alexandre Mikhaïlovitch ; MM. H.-D. Tétu ; F.-X.-A. Rapin.—Beaux-Arts : Le journal de grand-père.—M. de Bismarck à Berlin : Le prince Henri et M. de Bismarck passant devant le front de la compagnie d'honneur.—Le jubilé militaire de Guillaume II : L'empereur allant donner le mot d'ordre aux postes de la garde de service.—Beaux-Arts : Veille de Noël.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

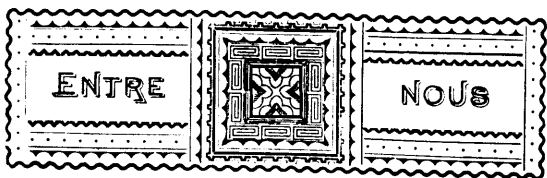
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 3 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



Le professeur Harper, de l'Université de Chicago, vient après de longues et savantes recherches, de découvrir que Cain n'a pas tué Abel.

Eh bien, tant mieux !

Ce pauvre diable de Cain est donc reconnu innocent, après avoir été vilipendé, calomnié, méprisé, pendant six mille ans. J'avais tou-

jours cru, du reste, que la preuve n'était pas très concluante et que la question n'avait pas été étudiée avec assez de soin.

Grâce au professeur Harper, nous savons aujour-

d'hui à quoi nous en tenir, et, si nous nous en rapportons à lui, Cain était un excellent garçon, qui n'avait qu'un défaut, celui de ne pas savoir faire de feu. Que voulez-vous, il n'avait pas fait campagne, comme nos braves troupiers du 65me.]

* * Mais alors, qui a tué Abel ?

Ce bon jeune homme se serait-il suicidé, par hasard ?

Grave question qui se greffe naturellement sur la première et que le professeur Harper devrait bien élucider, quand il aura le loisir de continuer ses études.

* * Comment parler de Cain sans se souvenir des admirables vers de Victor Hugo.

Relisons les, ils sont trop beaux pour s'en lasser :

Lorsqu'avec ses enfants, vêtus de peaux de bêtes, Echevelé, livide au milieu des tempêtes, Cain se fut enfié de devant Jehova, Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva Au bas d'une montagne en une grande plaine. Sa femme, fatiguée, et ses fils, hors d'haleine, Lui dirent : " Couchons nous sur la terre et dormons." Cain ne dormait pas, songeait au pied des monts. Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres, Il vit un ciel, tout grand ouvert dans les ténèbres, Et qui le regardait dans l'ombre fixement. " Je suis trop près," dit-il, avec un tremblement. Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse, Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace. Il marcha trente jours, il marcha trente nuits. Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits, Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve, Sans repos, sans sommeil : il atteignit la grève Des mers dans le pays qui fut depuis Assur " Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr, Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes." Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux bornes L'œil à la même place, au fond de l'horizon. Alors il tressaillit, en proie au noir frisson. " Cachez-moi !" cria-t-il, et le doigt sur la bouche, Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche. Cain dit à Jabel, père de ceux qui vont Sous des tentes de poil dans le désert profond : " Etends de ce côté la toile de la tente." Et l'on développa la muraille flottante ; Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb : " Vous ne voyez plus rien ? " dit Taïlla, l'enfant blond. La fille de ses fils, douce comme l'aurore. Et Cain répondit : " Je vois cet œil encore ! " Juhal, père de ceux qui passent dans les bourgs, Soufflant dans les clairons et frappant les tambours Cria : " Je saurai bien construire une barrière." Il fit un mur de bronze, et mit Cain derrière. Et Cain dit : " Cet œil me regarde toujours ! Henoeh dit : " Il faut faire une enceinte de tours Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle. Bâtitsons une ville, et nous la citadelle, Bâtitsons une ville, et nous la fermerons." Alors Tubalcaïn, père des forgerons, Construisit une ville énorme et surhumaine. Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine, Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ; Et l'on crevait les yeux à quiconque passait. Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles. Le granit remplaça la tente aux murs de toiles, On lia chaque bloc avec des nœuds de fer, Et la ville semblait une ville d'enfer. L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ; Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ; Sur les murs on grava : " Défense à Dieu d'entrer." Quand ils eurent fini de clore et de murer, On mit l'aïeul au centre, en une tour de pierre ; Et lui restait lugubre et hagard. " O mon père, L'œil a-t-il disparu ? " dit en tremblant Taïlla ; Et Cain répondit : " Non, il est toujours là." Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre, Comme dans son sépulchre un homme solitaire ; Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien." On fit donc une fosse, et Cain dit : " C'est bien ! " Puis il descendit seul sous cette voûte sombre, Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre, Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain L'œil était dans la tombe et regardait Cain.

N'est-ce pas qu'il est difficile de mieux traiter le sujet.

Il y a une telle grandeur dans ces vers, qu'on frissonne en les lisant.

* * Quand je disais tout à l'heure que Cain était calomnié depuis près de six mille ans, je me suis évidemment trompé sur la question du temps, ou c'est Larousse qui nous trompe.

C'est le hasard qui m'a fait découvrir, en effet, une des plus jolies coquilles du grand dictionnaire du dix-neuvième siècle.

On parlait faïences et porcelaines, l'autre jour, entre nous, et au sujet d'une discussion, on décida de consulter Larousse et, c'est au mot *Faïence*,

page 48, avant-dernier paragraphe de la deuxième colonne que j'ai trouvé la phrase suivante :

"... On ne fabrique plus en Perse, actuellement, que des poteries communes ; les faïences de prix qu'on y rencontre encore par hasard remontent à une date très éloignée, un millier de siècles, peut-être plus, et le secret en est perdu dans le pays."

Il faut avouer qu'il est difficile de garder un secret pendant un millier de siècles, cent mille ans, et peut-être plus.

Ce "peut-être plus" est magnifique !

* * Ces savants ont, du reste, toutes les audaces.

L'un d'eux a vécu pendant deux ans dans la compagnie des singes, pour apprendre le langage de ces quadrumanes, et il affirme qu'il commence à les comprendre et à pouvoir causer avec eux.

Oh ! je suppose que c'est bien peu, comme il le dit, et que, ne lisant pas les journaux, messieurs les gorilles et mesdames les guenons sont peu au courant des nouvelles, mais ce brave homme devrait bien leur demander ce qu'ils pensent de l'humanité en général, et spécialement du genre savant.

Pas grand chose de bon, probablement.

Voici maintenant qu'un autre savantissime chercheur, M. Dufossé, de Paris, vient de découvrir que les poissons parlent.

Le dicton : "muet comme un poisson," est donc une fumisterie.

Et voilà comment nos illusions disparaissent peu à peu.

* * La Bulgarie est heuseuse. Un héritier du trône vient de naître.

Ce jeune bipède a été nommé colonel de trois régiments à l'âge de vingt-quatre heures.

Le prince, son père, l'a de plus nommé sous-lieutenant du régiment qu'il commande lui-même, et lui a confié le grand cordon de je ne sais plus quel ordre plus ou moins bulgare.

Et dire que l'on voit encore de ces farces-là en Europe, fin du dix-neuvième siècle !

* * Nos étudiants qui s'intéressent à leurs confrères de France, apprendront avec plaisir que ces derniers viennent encore de se faire remarquer à leur manière.

Les Français, du reste, ne font rien comme les autres et se gardent surtout d'imiter les étudiants allemands dont les deux spécialités principales sont de donner des coups de rapière et de boire chaque soir un nombre de choppes de bière invraisemblable.

Les étudiants parisiens viennent de fonder dans un des quartiers les plus pauvres de la capitale, à la Butte aux Cailles, un établissement où eux-mêmes distribuent des secours.

Comme le dit un journal, "ceux qui seront un plus tard d'illustres magistrats, de grands orateurs, de célèbres médecins viennent, le travail du jour achevé, éplucher des légumes, faire cuire la soupe pour ceux qui ont faim."

Leur appui n'est point seulement matériel, il est moral aussi.

Les étudiants en droit donnent des conseils à leurs clients de rencontre, pendant que les étudiants en médecine soignent leurs corps."

Que dites-vous d'un pays qui possède une jeunesse de cette trempe ?

Le *Finis Gallia* est encore aussi loin qu'au temps de Clovis.

* * Un mot de deux cents ans qui n'a rien perdu de sa fraîcheur, car il est raconté par Mme de Sévigné.

—Voici une folie, écrit elle : Lavardin a dit au faubourg que Mme de Vaudemont tient de l'esprit à bureau ouvert.

—Je l'ignore, répondit Mme de La Fayette je suis toujours arrivée quand le guichet était fermé. C'est une méchanceté bien... féminine !

LÉON LEDIEU.

CAUSERIE

MIETTES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



DANS un article publié le 29 juillet 1893, dans ce journal, je croyais avoir mentionné tous les faits historiques dont la Place d'Armes a été témoin. Je viens de m'apercevoir que j'ai oublié de donner la date de son ouverture : 1650.

De plus, ce doit être là qu'eut lieu un fameux duel entre deux hommes éminents de la Nouvelle-France.

En effet, M. de la Barre, gouverneur général du Canada, écrivait, le 8 juillet 1684 : "François-Marie Perrot, gouverneur de Montréal, interdit par Sa Majesté, et Lemoyne de Sainte-Hélène, se sont battus, il y a quinze jours, sur la place publique de Montréal, et se sont blessés tous deux."

Il ne devait pas y avoir de plus jolis endroits pour tirer l'épée ?

**

Quel est l'origine du mot Batiscan ?

"Batiscan, dit Benjamin Sulte, est un nom qui se rencontre la première fois en 1603, lorsque Champlain mentionne la rivière qui le porte. Sur sa carte de 1609, il désigne également cette rivière ; sur celle de 1612, figure la contrée de Batiscan."

Plusieurs chefs sauvages de l'époque se sont appelés ainsi, et Champlain a dû donner ce nom au pays qu'ils habitaient.

**

Voici un curieux écrit, extrait du *Constitutionnel*, 5 mars, 1879 :

"L'esclavage en Canada. Nous lisons dans le *Detroit News* : On nous a souvent demandé s'il n'y avait jamais eu des esclaves en Canada, sous le régime français ou anglais ? Le *News* après des recherches trouve que l'esclavage a existé au Canada. Dans les "Relations des Jésuites" pour l'année 1662-63 mention est faite d'un petit nègre de Madagascar vendu par Sir James Kirk — qui avait capturé une ville canadienne et la retint au nom de Charles I jusqu'à ce qu'elle fut rétrocédée à la France en 1632 — pour cinquante écus. Le roi de France en 1669, à raison de la rareté des travailleurs, accorda la permission d'importer des esclaves des Indes, et les premières archives de la colonie contiennent de nombreuses clauses sur ce sujet. Par l'article 47 de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, l'esclavage était maintenu et reconnu.

Dans le *Québec Gazette*, aujourd'hui le *Morning Chronicle*, l'on voit l'annonce suivante : "A être vendue, à vente privée, une négresse vigoureuse et en bonne santé, entre 15 et 16 ans ; elle est capable de faire toutes sortes de travaux domestiques et n'a point la picotte. Aucune personne désirant acheter une telle négresse pourra la voir à la demeure de John Brooks, à la haute ville, où les conditions de la vente seront connues et si elle n'est pas vendue avant le 20 du courant, elle sera ce jour-là exposée en vente publique." En 1780, à Montréal, Patrick Lanigan vendit un nègre nommé Nemo à un homme du nom de John Mebleberger pour 60 louis, par un acte privé comportant garantie. Dans le Haut-Canada, le fameux chef indien Tyendera possédait cinquante esclaves. Les preuves de l'esclavage, à part les exemples ci-dessus, abondent. Quant à son abolition, il paraît qu'à la première session du premier parlement de Québec, en 1783, un bill fut introduit tendant à l'abolition de l'esclavage dans la province du Bas-Canada ; mais lorsque la Chambre se forma en comité sur le sujet, le parlement, sur une division de trente et un contre trois décida de laisser le bill sur la table. La législature du Haut-Canada, le 31 de mai 1793, passa un bill pour empêcher dorénavant l'introduction des esclaves et limitant

le terme des contrats pour servitude dans les provinces. Le Bas Canada abolit l'esclavage en 1793."

**

Une anecdote pour faire diversion.

"Un jour Lancelot était allé à la faculté de droit à Paris avec un amateur de la jurisprudence qui l'y avait mené, il entendit un professeur qui combattait son *Traité des Substitutions*. Le jeune étudiant qui était avec lui ne pouvant souffrir qu'on contredît impunément l'opinion de Lancelot qui était présent, l'engagea fortement à se défendre : et comme Lancelot lui témoignait qu'il négligeait cet adversaire et qu'il n'estimait pas à propos de ne rien répondre, surtout n'étant pas connu dans cette assemblée, son habit religieux — il s'était fait dominicain — lui servant, disait-il, de couverture ; ce jeune homme le menaça de le faire connaître s'il ne se défendait dans le moment. Ce fut pour cela que Lancelot, qui ne voulait pas être connu, attendit que le professeur fut descendu de la chaire, et alors il le pressa si fort par vingt-deux arguments très subtils, que le professeur, saisi d'étonnement s'écria : "Ou tu es le diable, ou tu es Lancelot."

B. J. Massicotte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'hon. M. Nantel, ministre des travaux publics, est parti pour un voyage en Europe et en Terre Sainte. Il a reçu, avant son départ, au club Saint-James, les félicitations et souhaits de bon voyage de la part d'un bon nombre des nos concitoyens.

**

Les récentes et jusqu'ici incompréhensibles attaques entre Français et Anglais, en Afrique, viennent de recevoir une explication formelle : c'est un nègre nommé Kerona, qui abusait ainsi les deux corps d'armée, en disant à chacun que les autres étaient les Sofas, ennemis déclarés des Européens. Ce misérable a été passé par les armes par ordre du colonel anglais, E.-B. Ellis.

**

Les incendies continuent toujours dans les bâtiments de l'Exposition de Chicago. L'opinion publique s'émeut partout dans le monde à ce sujet. Comme il est constaté officiellement que ces feux sont dus à la malveillance, on se demande quels sont ces incendiaires qui réussissent toujours à échapper aux mains de la justice, après avoir tenté de convertir en cendres, les merveilles confiées par les peuples étrangers à la garde de la ville de Chicago. Quel but peuvent-ils bien avoir ?

**

Samedi, le 17 janvier, à eu lieu, au Saint-Lawrence Hall, le banquet annuel de l'Association de la Presse. La fête a été superbe d'entrain et d'enthousiasme. Les représentants des principaux journaux du Canada étaient présents, ainsi que plusieurs de nos personnalités politiques, telles que MM. Curran, solliciteur-général ; Marchand, chef de l'opposition ; Leblanc, orateur de l'Assemblée législative ; Villeneuve, maire de Montréal, etc., etc. Les discours ont été fort brillants, mais on a surtout remarqué celui de M. Curran, en réponse au toast porté par M. Têtu, président de l'Association, au "Canada." M. Curran a prononcé, dans ce discours, un des plus beaux éloges qu'aient jamais été faits de notre cher pays.

**

Les recettes de la Propagation de la Foi pour les provinces ecclésiastiques de Québec et de Montréal ont été comme suit : Archidiocèse de Québec, \$7,764.61 ; Archidiocèse de Montréal,

\$5,750.57 ; Diocèse des Trois-Rivières, \$1,434.00. Diocèse de Saint-Hyacinthe, \$1,222.12 ; Diocèse de Valleyfield, (pour les six mois) \$720.41.

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages dans les diocèses de Québec, \$900 ; Montréal, \$675.93 ; Ottawa, \$295 ; Trois-Rivières, \$113.25 ; Vic. Apost. de Pontiac, \$154.48, et distribué comme suit : N.N. S.S. les évêques du Nord-Ouest, \$1,283.49 ; Mgr Lorrain, \$427.73 ; Mgr Labrègue, \$427.73.

Total général des recettes de 1893 pour les diocèses qui ont fait rapport, \$19,030.36. Le total des déboursés pour 1893 a été de \$14,690.06.

**

Nous accusons réception d'une élégante petite brochure, que vient de publier M. Denis R. Perrault, du département des postes, à Montréal.

L'art de la sténographie s'est beaucoup répandu dans ces dernières années et un ouvrage de cette nature s'imposait. C'est, croyons-nous, le premier volume du genre édité au pays.

M. Perrault est le représentant au Canada de plusieurs instituts et journaux sténographiques ; il a été le fondateur et premier président de la Société Canadienne de Sténographie ; à tous ces titres, il est indubitable que M. Perrault possède à fond l'art traité dans l'opuscule dont il est l'auteur.

Cette brochure, qui contient au-delà de huit cents abréviations sténographiques, devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui occupent de sténographie, soit à titre d'enseignement, soit à titre de pratique.

On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant à l'auteur, M. Denis R. Perrault, 22 rue Rivard, Montréal, ou au bureau du *Cultivateur*.

**

Voici dans quelle proportion les catholiques ont augmenté aux États-Unis, depuis un siècle :

1790.....	30 000
1800.....	100,000
1810.....	150,000
1820.....	300 000
1830.....	600 000
1840.....	1,500,000
1850.....	3,000 000
1860.....	4 700 000
1878.....	7 000 000
1894.....	12,000 000

COMMENT NOS CORELIGIONNAIRES Y SONT ADMINISTRÉS

Il y a :

Provinces ecclésiastiques.....	14
Diocèses.....	72
Cardinal.....	1
Archevêques.....	11
Evêques.....	9,717
Prêtres.....	8,729
Chapelles ou missions où il n'y a pas de prêtres résidents.....	5,704
Universités.....	8
Séminaires (pour ecclésiastiques).....	86
Écoles supérieures (garçons).....	172
Écoles paroissiales (filles).....	668
Écoles paroissiales.....	3,732
Élèves.....	860,56
Institutions de charité.....	753

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Au. L., Saint-Zotique.—Votre nouvelle acceptée paraîtra aussitôt que possible.

Amaryllis.—Nous regrettons de ne pouvoir faire paraître votre petit morceau. Vous avez des dispositions, mais vous devez encore étudier et travailler beaucoup vos compositions.

Antonio.—Envoyez nous votre adresse, et l'auteur en question vous donnera les renseignements demandés.

C. B., Montréal.—Reçu vos deux poèmes. Le premier, quoique retouché, est réellement trop faible au point de vue des idées. Quand au nouveau, on le dirait écrit par un véritable misanthrope. Croyez vous positivement que le cœur de l'homme est ainsi fait ? Il est probable que non. Nous ne pouvons donc accepter ce nouveau morceau : vous soutenez un paradoxe trop fort !

M. l'abbé E. C., Ste-Pétronille.—Merci de l'envoi d'une photographie ; elle sera publiée bientôt. Veuillez nous faire savoir le nombre de copies que vous désirez, car nous n'imprimons juste que ce qui nous est nécessaire.

L'AUBE

De la nue onduleuse à l'océan pareille,
Le disque du soleil, source et flambeau du jour
Disperse ses rayons sur la terre vermeille
Comme d'un sein puissant tombe un fécond amour.

Vêtu d'une couleur de pourpre, tout s'éveille,
La jeune aube fleurit comme un divin rosier.
Parfume la feuillée où voltige l'abeille,
Où les nids amoureux chantent à plein gosier.

Un murmure infini flotte dans les airs roses,
Chœur des esprits cachés, âme de toutes choses,
Idéal entretien de la terre et du ciel !

Montez, saintes rumeurs, com me des voix intimes,
Montez et demandez aux merveilleuses cimes,
S'il est pour les atteindre un chemin éternel !

PAUL LAFFARGUE.



F. X. A. RAPIN

SOUVENIRS D'UN AUTRE AGE



L m'échoit l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la personnalité, avec l'œuvre, de l'un de ces jeunes amants de l'art dont nous avons fait défiler à leurs yeux toute une série déjà. Ces vaillants artistes, qui sont, dès aujourd'hui, l'honneur de leurs compatriotes, et promettent, pour plusieurs au moins, des gloires nouvelles à leur race, ont coutume d'emporter, de prime abord, la sympathie des lecteurs du

MONDE ILLUSTRÉ.

Aussi, la tâche d'en introduire un nouveau dans ce cénacle d'élite n'est pas besogne si ardue que je puisse refuser à l'amitié ce léger service, en dépit de mon incompetence.

Je dis à "l'amitié." Il y a vingt et quelques années déjà,

C'était pendant les jours sombres de Gravelotte

deux enfants naissaient à l'ombre du même clocher, là-bas, quelque part en amont de Montréal, une dizaine de lieues peut-être, et plus, "sur les rives enchantées du majestueux Saint-Laurent."—Beaulieu a écrit jusque dans le *Biographe* de Mme Marie-Edouard Lenoir, à Bordeaux, France, que *l'expression est consacrée*, et Ferland, le sentimental et gracieux poète, dont il s'agissait, a oublié de protester.

Le joyeux carillon des cloches natales annonçait l'arrivée des nouveaux venus, à deux mois et onze jours de distance. Rapin, arrivant avec la Sainte-Catherine, le 25 novembre—il est né philosophe, ça va de soi!—s'était laissé légèrement arriérer par son copain. Comme il s'est richement vengé depuis, le brave garçon!...

Nés presque ensemble, les deux petits campagnards grandirent côte à côte. Ils se coudoyèrent sur les bancs de l'école, partagèrent les mêmes jeux enfantins, les mêmes inquiétudes "escholières." Ils échangèrent bien des gais propos d'intime camaraderie, voire même à l'occasion quelques taloches peut-être?

Qui se souvient?...

Il y a déjà vingt ans tout près que ces beaux jours sont écoulés...

En tout cas, ce fut bien vite passé. La réalité se dessina peu à peu plus nettement; l'heure du "gagne ta vie," solennel comme l'a prononcé Daudet, allait bientôt sonner.

Et puis, un jour, les deux camarades d'enfance furent séparés. A travers la grande plaine de l'existence, qui s'ouvrait béante à leurs regards, chacun d'eux dut prendre un différent sentier...

Maintenant, voilà qu'après une longue séparation ils se retrouvent. L'un tient une plume, avec du papier blanc à noircir, d'office : il est publiciste, votre humble serviteur. L'autre porte un pinceau et une palette chargée des couleurs les plus riches... en perspective ; c'est un artiste-peintre retour de Paris.

Je vous présente Frs Xavier-Aldéric Rapin.

Ah ! ils ont fait bien du chemin, les deux petits compagnons d'école, bien qu'ils n'en soient encore, pour ainsi dire, qu'au début de leur carrière, et ils ont, en se rencontrant, une foule de choses à se raconter...

* *

Mais abandonnons ici cette bilogie, pour n'en poursuivre que le plus intéressant aspect. Disons comment Rapin, du petit écolier de naguère, est devenu le jeune peintre, aux nombreux succès, déjà obtenus, aux beaux espoirs d'avenir que j'ai l'honneur de révéler au public du MONDE ILLUSTRÉ.

Il a bien tâtonné un peu pour trouver sa voie... Le génie tarde le plus souvent assez à diriger proprement son essor ; et le talent connaît aussi de ces incertitudes...

Au sortir de l'école primaire, Rapin fit quelque chose de tous les métiers...

Il se rappellera longtemps d'avoir, une fois, tenu les rênes d'une fraction, si minime fût-elle, du service de Sa Majesté... Il s'était fait conducteur des malles. De Salaberry à Melocheville, ce gai boute en train était connu et estimé, non-seulement par les résidents mais par tous les voyageurs qui se plaisaient à se faire véhiculer, sous sa direction, d'un bout à l'autre de son comté na'al.

C'était encore le bon temps où nulle voie ferrée, ni le Grand-Tronc, ni le Canada Atlantic, ni le Saint-Laurent et Adirondacks, qui s'y sont avidement jetés depuis, ne troublaient la pastorale poésie des belles campagnes du comté de Beauharnois. On y savourait encore l'antique système des diligences...

Bientôt frustré dans son monopole par l'invasion soudaine des locomotives, de deux ou trois côtés à la fois, notre postillon improvisé remplit divers autres offices. Apte à tout faire, il y était prêt. Il était plein de cœur et d'énergie. Ce n'est pas lui qui eut reculé lâchement devant les surprises et les déboires du *struggle for life*.

Mais, un bon jour, l'artiste qui dormait depuis longtemps, au fond de ce gamin bon enfant, se réveilla à l'improviste.

Cela l'empoigna tout d'un coup. Le dictame de l'inspiration lui enivrait le cerveau ; il se sentait un joli brin de pinceau au bout de son crayon d'amateur, qu'il maniait déjà avec une dextérité remarquable. C'était voulu ; il serait peintre !

La tête et le cœur pleins de poésie, le jeune campagnard,—il avait alors dix-sept ans,—s'en vint dans la grande ville, à Montréal, et se mit à suivre assidûment les cours de dessin, à l'Ecole des Arts et Manufactures.

* *

Je viens de dire de Rapin qu'il possède un grand fond de poésie : le principal élément de succès pour être un artiste vrai. Cette tournure d'esprit chez notre jeune ami, sans doute, pour beaucoup, lui vient de naissance, mais elle s'explique encore plus clairement peut-être par la rare, belle nature au sein de laquelle se développa sa première éducation...

Son âme s'est ouverte en face de l'un des plus beaux spectacles de cette éternelle charmeresse : la nature ; son cœur d'enfant a battu à l'unisson de bien grandioses accents...

Connaissez-vous Saint-Timothée, mes chers lecteurs, avec ces quelques arpents féériques de Saint-Laurent, longeant le village et particulièrement le joli domaine appartenant à l'Académie Saint-Joseph, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur : ce pittoresque paysage dans un cadre incomparable?...

Sinon, laissez redire à un amant convaincu de ce coin de terre enchanteur, qu'on peut bien difficilement avoir grandi là et n'avoir point senti, un jour ou l'autre, les effluves de la poésie, délicieusement caressantes, baigner notre front, inonder notre cœur.

Il faut avoir admiré, par un doux coucher de

soleil d'été, ou sous les pétillants étincellements du plein midi, pailletant de poudre d'or et de chatoyantes pierreries la vaste nappe d'eau, perpétuellement mouvante, du fleuve qui vient, majestueusement et fier, baiser en passant les pieds de notre cour de récréation, et y secouer amoureuxment la chevelure argentée de ses vagues folles ; il faut avoir contemplé cet horizon si large, qu'émaille, ici et là, de vertes îles surgissant du sein de l'onde, et qui se développe, immense et varié, aux regards charmés ; il faut avoir écouté, bercé dans le rêve, l'hymne solennel de reconnaissance au Créateur que jette continuellement à tous les échos sonores des rivages la grande voix des chûtes prochaines ; il faut avoir savouré ces ivresses de l'esprit croyant, ravi vers Dieu, dans le concert inénarrable des naturelles harmonies, pour mieux admettre cette teinte inévitable de poésie que sont exposés à laisser prendre à leurs aspirations, ceux qui traversèrent, un jour, enivrés de charmes pareils, les plus belles années de leur enfance!...

Oui, Rapin a reçu quelque chose en partage du *mens divinius*, dont nous parle Horace ; et, pour ma part, moi, j'y crois sincèrement...

* *

Pour étayer mon opinion, je ne veux point d'autre document que ce tableau de lui, cette *Veille de Noël*, que le MONDE ILLUSTRÉ, toujours empressé autant qu'habile à faire valoir les talents de ses compatriotes, a réussi à nous mettre sous les yeux dans tout l'éclat de son mérite...

Non pas que je veuille la représenter comme un morceau de maître : tout peu connaisseur que je sois, Dieu me garde de rendre à Rapin le mauvais service de jeter pareille douche d'eau froide sur sa ferveur au travail et son légitime esprit d'ambition...

Toutefois, quelque chose me dit que mes lecteurs, aussi bien que moi-même, ne verront pas ici une simple et banale ébauche, sans promesse aucune, comme on en rencontre souvent. Il y a là un coup d'essai qui semble faire présager des coups de maître...

Telle que nous la voyons, en effet, cette composition est sortie, de toutes pièces, du cerveau de l'artiste. Rapin abhorre le *copiage*, dès qu'il lui est loisible de procéder autrement.

Sans doute cette création se rapproche, par certains traits, de telle ou telle autre ; mais son ensemble est *du neuf*. Sans doute, aussi, elle n'est point parfaite, mais elle laisse entrevoir, sinon la perfection absolue, au moins de réels succès...

Maintenant, dites-moi si cette Vierge succombant de lassitude, à l'aurore de sa glorieuse maternité, à quelques pas de l'étable qui sera le berceau, plus que modeste, de son divin fils, ne nous apparait pas dans un rayonnement de poésie intense. Et saint Joseph, le patron béni du voyage, le guide précieux et le soutien fidèle, montrant à sa douce compagne le terme du voyage, le sentier qui va aboutir bientôt, l'étable qui, déjà, se dessine dans la nuit, sous la pure clarté de l'étoile : tout cet ensemble ni trop chargé ni trop incomplet, ne semble-t-il point promettre à l'art chrétien du Canada français de fraîches et heureuses inspirations, avec le développement progressif du talent dont fait montre Rapin.

* *

Mais j'allais oublier que j'ai laissé, tantôt, Rapin au moment où il entre à l'Ecole des Arts et Manufactures.

Notre jeune ami avait enfin trouvé sa véritable voie.

Sous l'habile direction de l'abbé Chabert, le distingué professeur, il marcha dans l'art, presque à pas de géants, si j'ose ainsi m'exprimer. De 1887 à 1890, sa carrière artistique ne fut qu'une suite de rapides succès.

Dans un concours général de dessin entre tous les élèves de l'Ecole, il remporta la médaille d'or, offerte par sir Donald Smith ; dans un second, il obtint la médaille d'argent, présentée par le directeur général des écoles, M. Temple ; enfin, une mention honorable, de la part du premier ministre de la province, en ce temps-là, M. Honoré Mercier, député actuel du comté de Bonaventure, à l'Assemblée législative.

Ayant épuisé la série des progrès dans l'art auxquels il pouvait aspirer ici, Rapin se rendit aux sollicitations chaleureuses de nombreux amis et partit pour Paris.

Admis à l'École des Beaux-Arts, élève du grand peintre Gérôme, il consacra deux années à de constants et soucieux labeurs qui ont fait de notre compatriote l'artiste de marque que semblent nous promettre ses heureux débuts.

Tout récemment revenu parmi nous, il s'est empressé de donner son nom à une gentille Canadienne ; comme pour montrer qu'il tient au sol et qu'il est bien de son pays . . .

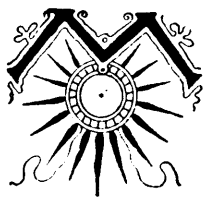
Et puis, il s'est monté un atelier fort joli, dans de vastes appartements, au no 35, de la rue Saint-Gabriel, en plein Montréal français. Là s'offrent aux regards des amateurs bien d'autres travaux et ébauches du jeune peintre, lesquels, s'ils ne peuvent tous être illustrés, méritent au moins d'être sérieusement étudiés par les amateurs qui y trouvent, aujourd'hui que le bon goût devient de moins en moins un mythe chez nous, qui y trouvent, dis-je, un réel intérêt.

C'est là aussi que Rapin attend la gloire, que les fervents d'une nombreuse clientèle iront bientôt lui porter . . .

Voilà, du moins, ce que nous espérons, nous qui croyons encore à l'avenir des beaux-arts dans le Canada français. Voilà ce que mérite amplement le généreux élan vers le beau qui inspire cet artiste ; ce que lui souhaite, de tout cœur, ma vieille et sincère amitié.

Enbas Saint-Luce

M. H.-D. TÊTU
(Voir gravure)



ONSIEUR H. Têtu, président de l'Association de la Presse, de Montréal, est né en 1860, à Notre-Dame de Bonsecours de Stukoly, comté de Shefford. Après de brillantes études commerciales et classiques au séminaire Saint-

Charles Borromée, de Sherbrooke, il vint à Montréal dans le but de grossir le nombre de Thémis. Admis à l'étude du droit, il suivit les cours de l'Université Laval. Se sentant peu d'inclination pour les froides arguties du barreau, il s'adonna à la carrière plus mouvementée du journalisme et de la politique.

Dans l'automne de 1884, il entra à la rédaction du *Monde*, où il est resté trois ans. Il est alors passé à la rédaction de la *Presse*, puis à celle de la *Minerve*, où il ne collabora que pendant une année, pour revenir à la *Presse* en 1892.

Pour avoir mis de côté temporairement ses aspirations à la toge, il ne faut pas croire que le jeune journaliste n'avait pas la bosse de la chicane, au contraire, mais il voulait la lutte plus émotionnante, la lutte des hustings. Aussi, de 1885 à 1892, il a pris part aux luttes politiques dans un grand nombre de comtés de Shefford et de Brome. Considéré à juste titre comme un des orateurs les plus populaires de son parti, il s'est aussi révélé comme un organisateur à qui les ressources ne font jamais défaut, dans l'élection de 1887, alors qu'il fit élire pour la première fois dans le comté de Shefford, un conservateur pour représenter ce vaste comté à Ottawa. Pour qui a tant soit peu suivi les péripéties de la lutte de mars 1892, terminée par la chute du gouvernement Mercier, le dévouement et le zèle du jeune tribun ne sont pas un mystère. Bien plus, ce n'est certainement pas être trop élogieux que de dire que M. Têtu a alors puissamment contribué à ramener son parti au pouvoir à Québec, comme il avait fait pour l'y maintenir à Ottawa en 1887. Ajoutons que la dernière lutte de Shefford était une entreprise de géant, pour l'audacieux qui aurait osé se mesurer avec le docteur R. Grosbois, candidat du gouvernement Mercier.

On parle encore, dans les cercles politiques, de

l'accueil que ce pauvre Têtu avait reçu du grand conseil du parti conservateur quand, de retour d'une incursion dans Shefford, il tombait dans la salle de l'Association en s'écriant avec une conviction irrésistible :

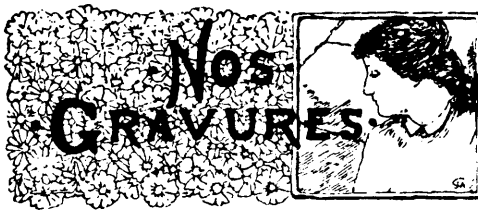
— On va prendre Shefford !

Les nombreux sceptiques riaient et mettaient cette belle perspective sur le compte de l'enthousiasme.

Les figures changèrent, cependant, lorsqu'au lendemain du 8 mars on vit revenir le vaillant lutteur, écopé, blessé, tirant de l'aile, mais tenant dans la main le drapeau conservateur, triomphant dans Shefford.

Ajoutons, en terminant, qu'il doit attribuer aussi une partie de son succès dans ces comtés mi-anglais, mi-français, à la facilité avec laquelle il manie la langue anglaise.

M. Têtu a été élu à l'unanimité président de l'Association de la Presse de Montréal, fonction honorifique qui n'avait pas été remplie depuis assez longtemps par un Canadien-français.



LE JOURNAL DU GRAND PÈRE

Scène d'intérieur, et scène familiale, traitée avec une observation sincère qui fait de cette petite toile un de ces sujets où chacun se plaît à retrouver quelque chose de son existence propre et de sa vie intime.

M. Deully nous donne, dans cette composition, la mesure d'un talent sobre et juste que tous les visiteurs du dernier salon parisien ont fort apprécié.

MARIAGE DE LA FILLE ANIÉE D'ALEXANDRE III

Les fiançailles de la grande-duchesse Xénie avec le grand duc Alexandre Mikhaïlovitch sont officielles depuis quelques jours.

La grande-duchesse Xénie Alexandrowna est née à Saint-Petersbourg, le 6 avril, 25 mars du calendrier grec 1875. Elle a donc dix-neuf ans. Son cousin et fiancé, Alexandre Mikhaïlovitch, est né à Tiflis le 13, 1er avril 1866. Il est le quatrième enfant du grand duc Michel, frère de feu Alexandre II. Le jeune grand duc est aide-de-camp de l'empereur, lieutenant dans la marine impériale et chef honoraire du 73e régiment d'infanterie de Crimée.

LE JUBILÉ DE GUILLAUME II

Le 27 janvier, l'empereur d'Allemagne fêtait, en même temps que l'anniversaire de sa naissance, la vingt-cinquième année de son entrée dans l'armée.

C'est ce double anniversaire que le jeune empereur a tenu à commencer en allant donner lui-même le mot d'ordre à la garde qui venait relever à midi les postes de l'Arsenal. L'artiste a saisi le moment où Guillaume II, entouré de son état-major, généraux et aides-de-camp, salue le 2e régiment de la garde, de service ce jour-là, et en tenue de parade. Tous les officiers, suivant les nouvelles prescriptions de l'empereur lui-même, portent le grand manteau gris. À gauche du dessin, le bâtiment de l'Arsenal et la *Ruhmeshalle* ; l'édifice à droite est la *commandatur*, le siège du gouvernement militaire à Berlin. Au fond s'élève le château impérial.

LE PRINCE BISMARCK A BERLIN

La réconciliation définitive de l'empereur Guillaume avec le prince de Bismarck a été le grand événement de ces derniers jours, à Berlin. En rentrant dans la capitale de l'empire après trois ans d'exil moral, l'ancien chancelier a parcouru, de

la gare au château royal, une véritable voie triomphale. L'empereur qui désirait le voir pour la première fois depuis sa chute et sa disgrâce, avait envoyé son frère, le prince Henri, recevoir M. de Bismarck au débarqué, et il avait accentué sa faveur en donnant l'ordre à son état-major et au commandant militaire de Berlin d'aller présenter leurs devoirs au vieil homme d'Etat.

La population berlinoise a lutté d'empressement avec l'empereur ; même contrairement à son caractère plutôt frondeur et sceptique, elle a témoigné d'un vif enthousiasme.

Quand l'équipage qui amenait l'ex-chancelier arriva sur la place du Château, la presse devint tellement forte qu'aucun service d'ordre ne la put contenir. M. de Bismarck et le prince Henri eurent la plus grande difficulté à descendre pour passer en revue la compagnie d'honneur. C'est le moment que représente une de nos gravures.

M. de Bismarck est en grand uniforme de cuirassier, sous le manteau gris d'ordonnance ; le prince Henri en petite tenue d'officier de marine. Ils passèrent devant le front de la compagnie du 2e régiment d'infanterie de la garde, commandée pour leur rendre les honneurs avec le drapeau du régiment. Derrière eux, le demi-escadron des cuirassiers de l'escorte, avec le guidon aux couleurs prussiennes, blanc et noir. Le château est à gauche du dessin ; l'édifice de style grec que l'on voit à une certaine distance à droite est le Vieux-Musée.

En entrant au château, le prince chancelier a été reçu au pied du grand escalier par l'empereur en personne. Guillaume II et son ancien conseiller étaient visiblement émus, et l'empereur a scellé la réconciliation en embrassant M. de Bismarck à plusieurs reprises.

NOTES ET IMPRESSIONS

Tant que tu vivras, cherche à t'instruire ; ne présume pas que la vieillesse apporte avec elle toute la raison.—SOLON.

La parole, a dit Talleyrand, a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Il parlait en diplomate ; s'il eût été philosophe, il aurait ajouté : Et le silence pour la cacher.—JOSEPH GENEST.

Le flatteur dans les services pénibles et dangereux a toujours quelque prétexte pour se mettre à l'écart ; c'est un vase fêlé qui, quand on le frappe, rend un mauvais son.—PARQUIN.

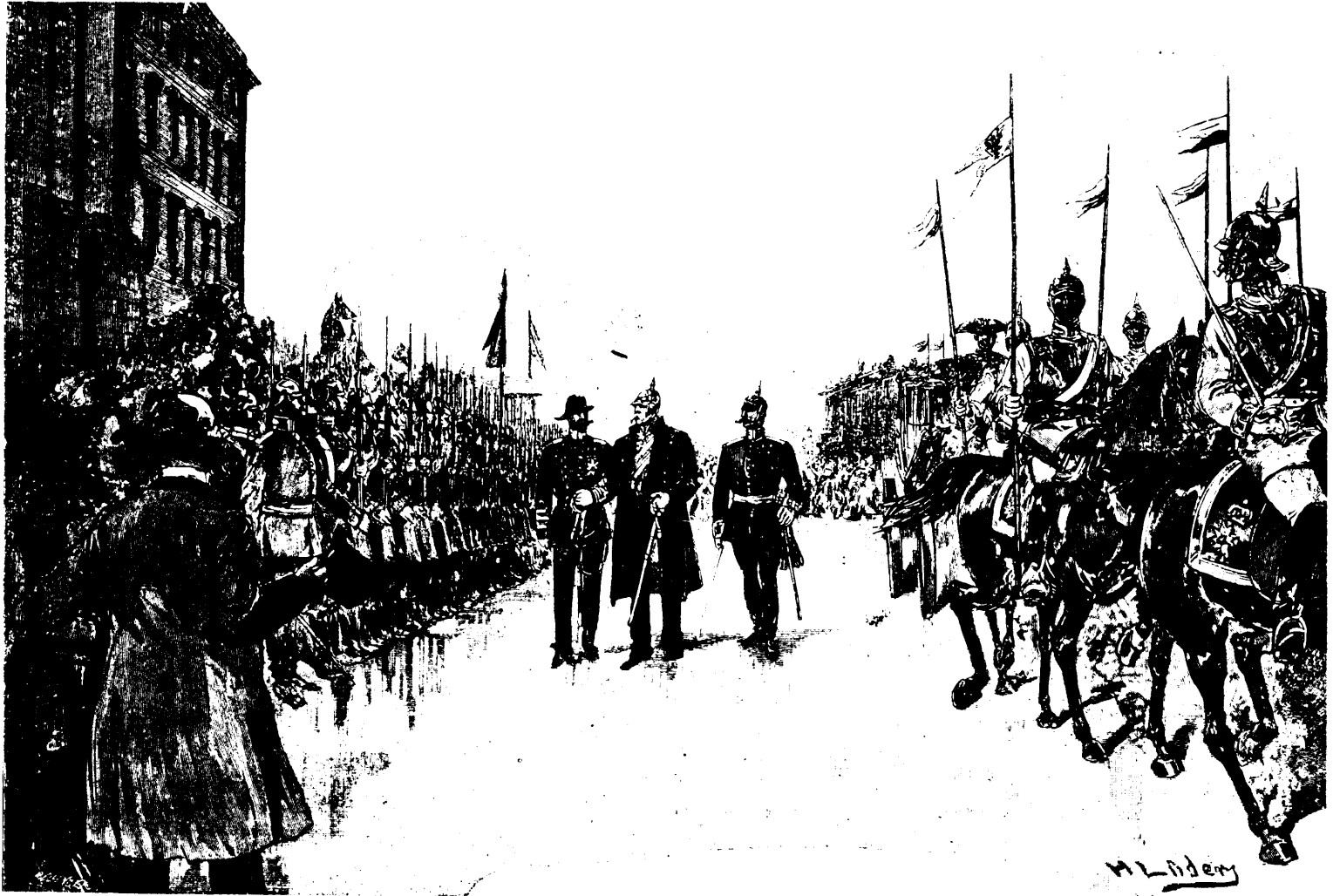
J'ai remarqué que tous les écrivains dépendent surtout beaucoup de talent et d'imagination pour se retenir sur la pente où ils sont fatalement entraînés. C'est ainsi que les tempéraments violents s'arrêteront à une littérature tranquille, et que les timides tenteront toutes les audaces.—MME ALPHONSE DAUDET.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pommes de terre au lard. (Entremets).—Faites roussir du beurre, délayez de la farine ; quand votre roux sera bien foncé en couleur, assaisonnez-le de poivre et d'un bouquet de persil garni ; ajoutez du lard gras et maigre coupé en gros dés, et laissez le cuire à moitié dans le roux ; vous y jetterez alors vos pommes de terre crues, après les avoir pelées et coupées. Quand elles seront cuites, dégraissez le ragoût et servez promptement.

Brandade de morue à la provençale.—Faites dessaler la morue dans l'eau fraîche renouvelée plusieurs fois, faites-la cuire avec quelques tranches d'oignons, carottes et un bouquet de racines de persil, égouttez-la, enlevez la peau noire et les arêtes ; mettez la morue dans un mortier et réduisez-la en pâte. Remettez cette pâte au feu, ajoutez l'assaisonnement nécessaire : pointe d'ail, sel, poivre, cayenne, muscade râpée, persil et fenouil hachés ; lorsqu'elle est bien chaude, ajoutez un demi-verre d'huile d'olive, deux cuillerées de crème, un jus de citron.

Dressez la brandade avec des croûtons frits à l'entour.



M. DE BISMARCK A BERLIN.—LE PRINCE HENRI ET M. DE BISMARCK PASSANT DEVANT LE FRONT DE LA COMPAGNIE D'HONNEUR



LE JUBILÉ MILITAIRE DE GUILLAUME II.—L'EMPEREUR ALLANT DONNER LE MOT D'ORDRE AUX POSTES DE LA GARDE DE SERVICE



H.-D. TÊTU, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DE LA PRESSE



F.-X.-A. RAPIN, ARTISTE-PEINTRE



BEAUX-ARTS.—VEILLE DE NOEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M F.-X.-A. RAPIN



LE GÉNÉRAL GOURKO

Une sorte de mystère plane sur la maladie dont est atteint depuis plusieurs semaines le général Gourko, le principal chef de l'armée russe.

Le bruit a couru qu'il avait été l'objet d'une tentative d'empoisonnement, qu'on avait mêlé un toxique à ses aliments, et ce qui donne un caractère de véracité à cette version, c'est que le cuisinier du général a subitement disparu ; d'autre part, on dit que la maladie du général Gourko est toute naturelle : il souffrirait de rhumatismes aigus.

Quoi qu'il en soit, le Czar s'intéresse vivement à la santé du vaillant soldat et chaque jour le bulletin des médecins lui est envoyé télégraphiquement.

Il paraît qu'actuellement le général Gourko est hors de danger ; la semaine dernière, il était agonisant et on avait même annoncé sa fin.

Depuis la mort du général Shobelev, le général Gourko est dans l'armée russe le chef incontesté du parti français ; c'est l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'alliance franco-russe, et sa mort constituerait une véritable perte pour notre pays.

L'Allemagne le redoute beaucoup. Elle avait espéré un instant que, souffrant, il devrait abandonner son commandement à la frontière. Mais le général veut rester à son poste jusqu'au bout.

En Russie, où l'on a la certitude qu'il a été victime d'une tentative d'empoisonnement, on n'hésite pas à accuser les Allemands de ce crime.

Le général Gourko, avec les généraux Obroutcheff, Bogdanovitch et Vannovsky, est un ami sûr et fidèle de la France ; c'est lui qui disait un jour : " Un mot du Czar, et j'entre en Allemagne !

NOTES ET IMPRESSIONS

Le paresseux est le tétard du criminel.—JULES CLARETIE.

Le courage n'est pas exclusivement une qualité française, c'est plus qu'un caractère national, c'est une vertu humaine.—ERNEST MAYRAND.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls, ils sont le fléau des gens occupés.—DE BONADD.

Si la race canadienne-française passe à travers les obstacles qu'on lui suscite continuellement, si plus tard elle résiste encore et sort victorieuse de la lutte finale, elle le devra en grande partie à l'inspiration du grand patriote : Duvernay.—E.-Z. MASSICOTTE.



MORTE EN MER

Il y a quelques années, j'ai passé plusieurs semaines dans un village marin de la côte bretonne. Quel trou, mais si pittoresque ! Un mauvais échouage pour dix bateaux tout au plus ; une seule rue, très escarpée, pareille au lit d'un torrent, et, là-haut, sur le premier plateau de la falaise, l'église, bijou gothique, au milieu du cimetière plein de folle avoine, d'où l'on domine l'Océan. Me trouvant bien pour travailler, je m'étais attardé dans ce coin jusqu'à la fin du mois de septembre, qui, par une chance assez rare dans le pluvieux Finistère, fut, cette année-là exceptionnellement doux et pur.

J'occupais, dans l'unique auberge du lieu, une grande chambre blanchie à la chaux, sommairement mais proprement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le large. Assis sur une chaise de paille devant une table de bois blanc, j'ai composé alors tout un poème au bruit solennel et berceur des grandes lames qui semblaient me dire sans cesse que le rythme est une loi de la nature.

Mais on ne peut toujours faire des vers et écrire, et la promenade à pied était mon hygiène et ma distraction. Le plus souvent, je m'en allais le Long de la grève, ayant à ma droite la falaise aride et monumentale, et à ma gauche les espaces découverts par la marée basse, immense désert de sable, taché seulement de quelques groupes noirs de rochers. La solitude était complète. A peine ai-je échangé là deux ou trois fois un salut avec quelque douanier faisant sa ronde, le fusil en bandoulière. J'étais un promeneur si régulier, si paisible, que les hirondelles de mer n'avaient plus peur de ma vareuse rouge et sautillaient à quelques pas de moi, en imprimant leurs pas étoilés sur le sable humide. Je faisais ainsi, chaque jour, six ou huit kilomètres et je rentrais, la poche pleine de ces délicats coquillages qu'on trouve en fouillant de la main les petits galets toujours mouillés.

C'était mon excursion favorite. Pourtant, par les jours de forte brise et de grosse houle, j'abandonnais le bord de la mer et, remontant la rue du village, j'allais flâner dans la lande ;—ou bien je m'établissais avec un livre, sur un vieux banc, dans le cimetière, où l'on était abrité du vent d'ouest par la masse de l'église.

Le bel endroit de tristesse et de rêverie ! Vers le ciel d'automne où couraient les nuées, le clocher à jour s'élançait, pieux et svelte. Des corbeaux, qui s'y étaient nichés, s'en échappaient et y revenaient en croassant, et l'ombre de leurs grandes ailes sans cesse glissait sur les tombes éparses dans l'herbe haute. Entre deux des contreforts de l'église, à demi ruinés et dont la pierre grise et rongée par le vent marin se parait ça et là d'un frissonnant bouquet de petites fleurs jaunes, une chèvre noire au piquet, presque effrayante avec ses yeux de flamme et sa barbiche satanique, bêlait et tirait sur sa corde. Le soir, surtout, quand, à travers le squelette d'un vieux pommier mort, aux branches rageuses, on voyait là-bas, à l'horizon, le soleil couchant saigner sur la mer, ce sauvage cimetière emplissait l'âme d'une poignante mélancolie.

Ce fut par un de ces soirs-là qu'en errant parmi les tombeaux—plusieurs, au-dessous d'un nom de marin, portaient la mention sinistre : " mort en mer,"—je lus sur une croix encore neuve, ces mots qui m'étonnèrent et m'émurent :

ICI REPOSE

NONA LE MAGUET

Morte en mer, le 26 octobre 1878, à l'âge de 19 ans

Morte en mer ! Une jeune fille ! Les femmes

n'embarquent pourtant jamais sur les bateaux de pêche. Comment ce malheur était-il arrivé ?

— En bien, monsieur, dit tout à coup derrière une voix rude, vous regardez donc le tombeau de la pauvre Nona ?

Je me retournai, et je reconnus un vieux marin à jambe de bois, dont quelques verres d'eau-de-vie offerts par moi dans la salle basse de l'auberge, m'avaient acquis les bonnes grâces.

— Oui, lui répondis-je. Mais je croyais que, vous autres pêcheurs, vous n'admettiez pas de femme à bord. Je m'étais même laissé dire que cela portait malheur.

— Et c'est la vérité, reprit le bonhomme. Aussi Nona n'est jamais montée dans un bateau... Vous voulez savoir comment elle est morte, la pauvre chérie ! Eh bien, je vais vous conter ça.

« Faut vous dire d'abord que son père, Pierre Le Maguet, était un ancien gabier comme moi, un vieux camarade. Au Bourg, quand l'amiral La Roncière a mis sa casquette dorée au bout de son sabre et nous a lancés, la hache au poing, sur les maisons crénelées, nous marchions coude à coude, Pierre et moi, et c'est lui qui m'a reçu dans ses bras, quand ces sacrés Prussiens m'ont envoyé un pruneau de plomb dans la cuisse. Le soir même, à l'ambulance du fort, Pierre me tenait la main pour me donner du courage, pendant que le major me charcutait ; et il était là encore, mon brave Pierre, le jour où l'amiral m'a apporté ma médaille dans mon lit... Mais, à la fin, ces gueux de Prussiens ont le dessus. On signe la paix, bon ! et on nous renvoie chez nous. Moi, avec ma jambe de bois, je n'avais plus qu'à manger ma retraite comme une vieille bête. Mais Pierre qui avait tous ses membres au complet, lui, s'engage dans un équipage de pêche. Là-dessus, sa femme meurt d'un chaud et froid, et le laisse tout seul avec cette petite Nona, qui allait sur ses dix ans.

« Naturellement, pendant que le veuf était à la mer, c'était moi, son matelot, moi, vieux garçon, qui m'occupais de la petite. Une bonne et gentille enfant, monsieur, bien courageuse et bien douce ! Sommes-nous allés assez souvent, tous les deux, sur les bancs de rochers, à la mer basse, pour ramasser des tourteaux, des crevettes, quelquefois un homard ! Ah ! nous faisions une paire d'amis

« Ça va bien comme ça pendant deux ans. Nona avait fait sa première communion, grandissait, poussait comme un chardon de sable. Mais voilà qu'un jour de gros temps, où l'*Amélie*, le bateau que montait Le Maguet, avait dû mal à revenir à l'échouage, voilà que le patron n'amène pas à temps son foc et son tape cul, et qu'il va se perdre, corps et bien, sur cet écueil que vous voyez d'ici... tenez, un peu plus à tribord. Il y avait quatre hommes d'équipage : le patron, deux matelots, dont mon pauvre Pierre, et le mousse. Mais la mer n'a jamais voulu ramener que trois noyés à la côte et a gardé mon camarade. Nona devenue orpheline, j'ai fait de mon mieux pour remplacer son père ça va sans dire. Mais l'enfant, même après le gros coup de douleur passé, ne se consolait pas. Et savez-vous surtout pourquoi, monsieur ? A cause d'une idée qu'ont toutes les femmes d'ici. Elles s'imaginent, voyez-vous, que, pour ne pas rester une âme en peine jusqu'au jour du Grand Jugement, il faut reposer en terre consacrée. Nous ne croyons pas à toutes ces choses-là, nous autres, qui savons comment les choses se passent, quand il y a un décès à bord. Je la connais, la cérémonie : le cadavre dans un sac goudronné, boulet au pied, sur une planche, et le commandant tête nue, le livre à la main, qui lit tout haut l'office des morts. Mais les femmes de chez nous sont tout au bon Dieu, vous savez bien, et Nona se mit à brûler des cierges dans tous les Pardons du voisinage pour le repos de l'âme de son père.

« Cependant, malgré tout, le temps est un fameux marchand d'oubli, et Nona, au bout de quelques années, me faisait l'effet de se consoler un peu. Du reste, ça ne l'avait pas empêchée de "forcer" et d'embellir ; et ce n'est pas parce que je l'aimais comme un père, mais, parole d'honneur ! elle était la plus fraîche et la plus jolie jeunesse de la paroisse. Nous vivions si heureux ensemble ! On n'était pas riche, bien sûr, mais, bah ! on s'en tirait tout de même. J'ai ma pension, ma médaille, et puis, nous allions toujours, Nona et moi, cher-

cher du homard dans les roches. Le métier n'est pas mauvais, et il n'y a qu'un danger, celui de se laisser surprendre par la marée montante... Ah ! misère ! C'est comme ça qu'elle a péri, la pauvre petite !...

« Un jour que mon rhumatisme me clouait au logis et qu'elle était allée seule à la pêche, un jour comme aujourd'hui, tenez, ciel clair et grand vent, voilà que les fouilleurs de roches, en revenant avec leurs paniers pleins, s'aperçoivent que Nona manque à l'appel. Pas de doute possible, bon Dieu ! elle s'était attardée, elle avait été carnée par le flot, elle était morte en mer !... Ah ! quelle nuit j'ai passée, monsieur ! A mon âge, oui, un vieux dur-à-cuire comme moi, eh bien, j'ai sangloté comme une femme ! Et le souvenir me revenait alors de la croyance de la pauvre fille, pour aller au ciel, il fallait qu'on vous enterrât dans le cimetière. Aussi, dès que la mer se mit à baisser, je me suis traîné sur la plage et je partis avec les autres à la recherche du corps.

« Et nous l'avons retrouvée, ma Nona, poursuivit le vieux marin dont la voix s'altérait. Nous l'avons retrouvée sur un rocher couvert de varech, où se voyant perdue, la brave mignonne, elle s'était arrangée pour mourir. Oui, monsieur, elle avait noué ses jupes avec son fichu, au-dessous de ses genoux, par décence, et, conservant toujours son ancienne idée, elle s'était attachée aux goémons par ses cheveux, par ses beaux cheveux noirs, certaine ainsi qu'on la retrouverait et qu'on la mettrait en terre sainte... Et, je veux le dire, moi qui m'y connais en bravoure, il n'y a peut-être pas d'homme assez crâne pour en faire autant !

Le vieillard se tut. A la dernière lumière du crépuscule, je vis deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues tannées. Nous descendîmes ensemble vers le village, côte à côte, sans nous rien dire. J'étais profondément ému par le courage de cette simple fille, qui, jusque dans l'angoisse de la mort, avait conservé la pudeur de son sexe et la piété de sa race ; et, devant moi, dans l'immensité lointaine, dans les sombres solitudes du ciel et de la mer, s'allumaient les phares et les étoiles.

Oh ! braves gens de mer ! Oh ! noble Bretagne !

FRANÇOIS COPPÉE.

FAITS SCIENTIFIQUES

LE POIDS DE LA TERRE.—Un savant danois prétend établir que le poids de la terre augmente chaque année, par suite de la chute sur notre planète d'une poussière de fer. Ce fer proviendrait des étoiles filantes, selon lui, et tomberait sans interruption, tantôt isolé, tantôt mêlé à la pluie et à la neige. Il prétend encore avoir trouvé, dans la neige, du fer en proportion appréciable, et il déclare qu'il est arrivé à en réunir une quantité suffisante pour faire une breloque qu'un de ses amis porte à sa chaîne de montre.

LA RESPIRATION DES PLANTES.—On sait que les plantes respirent, exhalent, expirent, etc., tous les phénomènes dont chacun a entendu parler. Cependant, si l'on croit M. Berthelot, il résulte d'expériences très délicates, que ce savant a menées en collaboration avec M. André, que les phénomènes physiques de la respiration chez les végétaux ne sont pas comparables à ceux que l'on constate chez les animaux supérieurs. Contrairement à ce qui se passe dans le monde animal, un végétal absorbe bien plus d'oxygène qu'il ne dégage d'acide carbonique ; le rapport atteindrait presque le double.

COMMENT IL FAUT DORMIR.—La *Revue Scientifique* analyse une série de recherches faites par M. Wilhen Fisher, qui lui aurait prouvé que la façon de dormir, qui procure le plus rapidement et le plus sûrement le repos intellectuel, est d'avoir la tête aussi basse, sinon plus basse que les pieds, ce à quoi on arrive très vite en supprimant progressivement d'abord les oreillers, puis en les

mettant sous ses pieds. Cette attitude jouit, paraît-il, d'une vertu curative merveilleuse, et les états anémiques et nerveux, voire même les varices, le rein flottant, les maladies du poumon au début, etc., s'en trouveraient fort bien.

LE VENIN DE LA COULEUVRE.—Qui aurait cru que l'inoffensive couleuvre possède une glande vénéreuse, organe dont elle ne peut pas faire usage, il est vrai, mais dont l'existence ne fait pas de doute ? C'est cependant ce que viennent de démontrer MM. Phisalix et Bertrand, dans un nouveau travail exécuté dans les laboratoires du Muséum. On sait, depuis Fontana, que les couleuvres sont réfractaires à l'actif venin de la vipère. Ces auteurs démontrent aujourd'hui, dans une note très technique et très détaillée, l'existence des glandes à venin chez les couleuvres et la présence du venin dans le sang de ces reptiles.

LE BACCILLE DU RHUMATISME.—Voici une nouvelle découverte bactériologique intéressant l'humanité rhumatisante, c'est à dire presque tout le monde, dit le *Cosmos*, de Paris.

M. Max croit avoir trouvé, dans les articulations de malades atteints de rhumatisme articulaire chronique, des bactéries, toujours identiques dans les cas semblables. Ce sont des bacilles courts et épais, possédant à leurs pôles des granulations brillantes que les couleurs d'aniline rendent fort évidentes. L'auteur a pu les cultiver dans le bouillon, sur la gélatine ou sur la pomme de terre. Leur culture exige une température d'au moins 25° et l'obscurité leur est indispensable. A quand la vaccination antirhumatisme ?

LE TABAC EST-IL HYGIÉNIQUE ?—Une société, celle qui fulmine, avec raison, contre l'abus du tabac, soutient que celui-ci est, à tous les points de vue, contraire à la bonne santé. Tout le monde, notamment le médecin italien, M. Tassinari, n'est pas de cet avis. A en juger par une thèse qu'a soutenue M. Tassinari, le tabac serait peut-être aussi bon antiseptique que bon insecticide ; ce serait, par conséquent, le meilleur préservatif contre les épidémies et le plus puissant destructeur des microbes.

M. Tassinari a fait passer, en l'aspirant, la fumée d'un cigare et d'une cigarette dans une chambre formée par deux entonnoirs abouchés, et dans laquelle se trouvait suspendue, au moyen d'un fil de platine, une bande de tissu de lin effilochée et imbibée d'une "culture" du microbe à étudier. L'expérience durait de trente à trente-cinq minutes, avec consommation de cinq grammes de tabac. L'expérimentateur a pu constater ainsi que la fumée du cigare ralentit le développement des microbes et tue même tout à fait le bacille de la fièvre typhoïde et le bacille du choléra. L'action de la fumée de la cigarette est plus faible et plus lente.

D'un autre côté, les médecins de la Floride ont remarqué que les fumeurs jouissaient d'une sorte d'immunité relative à l'endroit de la fièvre jaune. Il paraît, d'autre part, que MM. Willis, Diemerbroek et Pécholier, ont fait diverses observations qui tendraient à confirmer les idées du docteur italien. M. Péchalier, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, a même signalé la rareté des phthisiques parmi les ouvriers des manufactures de tabac.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des brosses à cheveux.—Pour nettoyer les brosses à cheveux, il suffit de les frotter avec du son qui enlève les matières grasses. Lorsque les crins d'une brosse sont devenus trop flexibles, il suffit de les tremper dans de l'ammoniaque et de les laisser sécher ; ils reprennent immédiatement leur rigidité première.

NOTES & FAITS



Histoire des livres

Dorat ne publiait guère ses livres sans les accompagner d'estampes, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Qu'à tes vers font bien les estampes,
Les vignettes, les culs-de-lampe !
Je crois voir en toi, pauvre auteur,
Pardonne mon humeur trop franche !
Un malheureux navire
Qui se sauve de planche en planche.

* * * *

Variétés judiciaires

Il y avait autrefois, en Danemark, une loi qui autorisait tout noble à tuer un roturier, sous la seule condition de déposer un écu sur le cadavre. Un des rois du pays, ayant inutilement cherché à déraciner cet abus, n'en put venir à bout qu'en rendant une loi qui autorisait un vilain à tuer un noble, sous la condition de déposer deux écus sur le cadavre.

Dès lors les uns et les autres donnèrent à leurs capitaux une autre destination.

* * * *

Température du mois de mars

—Du 1er au 7, on aura de la neige et du grand vent, mais la majeure partie sera du beau temps. —Du 7 au 14, la majeure partie sera encore du beau temps ; (quelquefois pluie et violents coups de vent). —Du 14 au 21, neige par intervalles ; plusieurs jours de froid et quelques tempêtes, locales. —Du 21 au 28, on aura de la neige et de la pluie locale, mais la majeure partie sera du beau temps ; quelques jours de froid. —Du 28 au 5 avril, neige et pluie, mais très beau et très doux la majeure partie de cette durée.

* * * *

La femme

D'après les chimistes, voici ce que contient la plus belle moitié du genre humain, dépouillée de la feuille de vigne, des bijoux et de la chevelure à teintes facultatives :

44 kilogr. d'oxygène, 7 d'hydrogène, 1 d'azote, 1 kilogr. 500 de calcium, 800 de chlore, 100 de de soufre, 80 de potassium, etc., etc. Soit la combinaison de treize corps simples, cinq gaz et huit solides ou métalloïdes et cinq métaux dont aucun de précieux.

Très savants ces chimistes, mais pas galants du tout.

* * * *

Variété historique

Peu de rois ont acquis un ami au même prix que Gustave-Adolphe. Charles IX, son père, dont le règne fut cruel, avait fait mourir le père de Baner (ou Banier), si célèbre depuis par son attachement pour Gustave et par ses victoires. Le prince étant à la chasse s'écarta avec le jeune Baner ; et, descendu de cheval, il lui dit :

« Mon père a fait périr le tien ; si tu veux venger sa mort par la mienne, tue moi dès ce moment, sinon sois à jamais mon ami, » Baner attendri et hors de lui-même, se jeta aux pieds de Gustave et lui jura un attachement éternel.

* * * *

Histoire des mots et locutions

« Cette personne est pour moi à pendre et à dépendre, » dit-on vulgairement de quelqu'un dont on peut disposer sans aucune réserve.

Cette façon de parler a été détournée de sa forme primitive, qui était à vendre et à dépendre, ce dernier mot étant synonyme de dépenser (d'où nous est resté le mot dépenses).

« L'avoir (le bien) n'est fait que pour *dépenser*, » dit un vieux poète.

! [Sous] Louis XV, un ministre en crédit disait encore que, depuis son élévation, les plus grands seigneurs étaient devenus ses amis à *vendre et à dépendre*.

* * * *

La civilité allemande

Si vous voulez avoir une idée de ce qu'était la politesse allemande au XVII^e siècle, jetez un coup d'œil sur l'ordonnance ci après, édictée en 1624 par le petit cour de Brandebourg :

1o. Arriver avec veste propre, bottes cirées et ne pas être ivre en saluant Son Altesse ;

2o. Ne pas balancer sa chaise quand on est assis à table, de même ne pas allonger les pieds ;

3o. Ne pas boire à chaque bouchée, car alors on devient trop tôt plein ; mais vider, après chaque plat, la moitié de la coupe. Avant de le faire, essuyer bien les moustaches et la bouche ;

4o. Ne pas plonger la main dans le plat dont on se sert, ni remettre les os rongés dans le plat ou les jeter derrière la table ;

5o. Ne pas lécher ses doigts ni cracher dans l'assiette, ni se moucher dans la nappe ;

6o. Ne pas avaler la boisson à la manière des bêtes, de manière à tomber de la chaise ou ne pouvoir plus marcher droit.

On ne devait pas s'ennuyer à la table du prince obligé de faire pareilles recommandations à ses invités.

* * * *

Origine des vitres

Les portes et fenêtres garnies de vitres ne datent que du milieu du quinzième siècle. Jusqu'à cette époque les vitres étaient remplacées par de la toile cirée ou du papier huilé. On lit, dans les *Comptes de l'argenterie des rois de France*, en 1554 :

« Deux aunes de toile cirée dont a été fait un châssis mis en la chambre de retrait de la dite dame reine au château de Melun. Plus quatre châssis de bois à tendre le papier sur les fenêtres de la dite chambre et huile pour les oindre pour être plus clairs. »

Il est prouvé cependant que le coulage du verre était connu en France dès le treizième siècle, mais on ne songea que plus tard à l'employer pour en faire des vitres. En 1413, la duchesse de Berry s'étant rendue au château de Montpensier, en Auvergne, les fenêtres du dit château furent garnies de toiles cirées, « par défaut de verrerie. »

Plus de cent cinquante ans après, chose vraiment curieuse, on voit l'intendant de Northumberland proposer de démonter les vitres du château de sa Seigneurie pour les mettre à l'abri du vent pendant son absence.

En Ecosse, le palais du Roi, jusqu'en 1611, n'eut de vitres qu'aux étages supérieurs ; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées par des volets de bois que l'on ouvrait de temps en temps pour laisser entrer l'air.

Enfin dernier détail, c'est du règne de Louis XI que datent les premiers statuts de la communauté des vitriers de Paris.

* * * *

La légende du carême

Connaissez-vous la légende du carême : non, sans doute. Alors permettez moi de vous la rapporter : Quand le dernier des animaux fut sorti de l'arche, Noé ferma la porte.

Attendez, ce n'est pas tout, dit le Créateur, nous avons les poissons.

— Mais il n'en est pas entré un seul dans l'arche, Seigneur Père Tout-Puissant ; où les aurais-je casés ?

— Eh bien ! vous avez fait de la belle besogne, monsieur Noé ! Voilà tous mes poissons à recommencer. Mais une petite voix se fit entendre à quelques pas :

Petits poissons vivent encore !

répéta la voix en riant. Et aussitôt des millions de têtes de toutes formes, couleurs et grosseurs apparurent à la surface de l'eau répétant en chœur.

Petits poissons vivent encore !

Le Seigneur dans un premier moment de colère, souffla sur la mer, et ce fut au fond de l'eau un remue ménage à ne plus s'y reconnaître. Ce mouvement d'humeur apaisé, les yeux du Créateur rencontrèrent l'arc-en-ciel qui continuait de briller, ce qui le rappela à l'indulgence : — Avance, toi qui as pris le premier la parole

La morue, car c'était elle, sortit en tremblant, la tête de l'eau ! Les yeux lui sortaient de la tête, et rondelet'e autrefois, elle était devenue plate comme un fromage de Brie.

— Qu'avez vous fait pendant le déluge ?

— Père tout puissant, nous nous sommes tenus bien tranquilles au plus profond de l'eau attendant que votre colère s'apaisât. Puis le calme rétabli, nous avons profité de la crue des eaux pour visiter les montagnes que jamais nous n'avions l'espoir d'explorer. Nous avons passé quelques jours, les uns dans les Pyrénées, les autres dans le Caucase.

— Par ma barbe ! se moque-t-on de moi ?

— Nous n'en avons ni la volonté ni le courage.

— Après avoir englouti le monde, me faudra-t-il le dessécher ?

— Vous avez pardonné, Seigneur, reprit Noé, en se jetant avec toute sa famille aux pieds du Créateur.

Le bon Dieu, prenant un terme moyen entre les deux promesses devenues contradictoires qu'il s'était faites : celle d'exterminer toute la création et celle de pardonner, imagina le carême, pendant lequel il est fait chaque année une Sainte-Barthélemi de poissons, et inspira aux hommes l'idée de faire maigre trois fois par semaine. Comme la morue avait pris la parole, c'est elle dont on fait plus grande consommation.

* * * *

Pot de pensées

Il est maintenant prouvé de façon irréfutable que le soleil a des taches. Qu'il les garde ! Nous serions gentils s'il s'avisait de se détacher !

On a dit que parfois, pour modifier de fond en comble la vie d'un homme, il suffisait d'un grain de sable. Et d'un grain de beauté, donc !

Certains gens s'étonnent qu'avec des pommes aigres on puisse faire du cidre doux. Est-ce que, par un effet contraire, avec la plus tendre des mères on ne fait pas une belle mère acariâtre !

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

La femme de Perpignan vient de le quitter subitement, sans indiquer le lieu de sa retraite.

Perpignan cherche donc sa moitié et donne le signalement suivant à la police :

Chevelure : châtaigne !!!

Robe : marron.

Air : dinde.

* *

Heureuse disposition matrimoniale.

— Il me semble, ma chère enfant, que ton fiancé est bien volontaire, bien exigeant !

— Un peu de patience, maman, cela va sûrement changer, puisque ce sont ses dernières volontés.

Qui ne voudra pas lire *La Petite*, le dernier roman d'Edouard Cadol, quand il saura qu'il peut l'acheter pour 5c, chez G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte Catherine.

THÉÂTRE ROYAL — Dan McCarthy, après une semaine de grand succès dans sa nouvelle pièce *The Pride of Mays*, est remplacé au Théâtre Royal par la troupe de variétés de Wandmann, ce monsieur est l'un des plus jeunes gérants de troupes d'Amérique, ce qui ne l'empêche pas de réussir aussi bien que ses aînés. Sa troupe contient des spécialistes de renom. Si vous voulez passer une soirée amusante, allez au Royal cette semaine.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

XXIV

Interprète, le métier valait mieux que celui de rouleuse ; ce fut en cette qualité que la journée finie, elle conduisit les monteurs à l'auberge du village, où elle arrêta un logement pour eux et pour elle. Cette nuit là ce fut dans un vrai lit qu'elle s'étendit et dans de vrais draps qu'elle s'enveloppa.

Le lendemain matin quand le sifflet de l'usine se fit entendre, elle alla frapper aux portes des deux monteurs pour leur annoncer qu'il était l'heure de se lever ; mais des ouvriers anglais n'obéissent pas plus au sifflet qu'à la sonnette, sur le continent du moins, et ce ne fut qu'après avoir fait une toilette que ne connaissant pas les Picards, et après avoir absorbé de nombreuses tasses de thé, avec de copieuses rôties bien beurrées, qu'ils se rendirent à leur travail, suivis de Perrine qui les avait discrètement attendus devant la porte, en se demandant s'ils en finiraient jamais, et si M. Vulfran ne serait pas à l'usine avant eux.

Ce fut seulement dans l'après-midi qu'il vint accompagné d'un de ses neveux, le plus jeune, M. Casimir, car ne pouvant pas voir avec ses yeux voilés, il avait besoin qu'on vît pour lui.

Mais ce fut un regard dédaigneux que Casimir jeta sur le travail des monteurs, qui à dire vrai ne consistait encore qu'en préparation :

— Il est probable que ces garçons-là ne feront pas grand-chose tant que Fabry ne sera pas de retour, dit-il ; au reste il n'y a pas à s'en étonner avec le surveillant que vous leur avez donné.

Il prononça ces derniers mots d'un ton sec et moqueur ; mais M. Vulfran, au lieu de s'associer à cette raillerie, la prit par le mauvais côté :

— Si tu avais été en état de remplir cette surveillance, je n'aurais pas été obligé de prendre cette petite aux cannetières.

Perrine le vit se cabrer d'un air rageur sous cette observation faite d'une voix sévère, mais Casimir se contenta pour répondre presque légèrement :

— Il est certain que si j'avais su prévoir qu'on me ferait un jour quitter l'administration pour l'industrie, j'aurais appris l'anglais plutôt que l'allemand.

— Il n'est jamais trop tard pour apprendre, répliqua M. Vulfran, de façon à clore cette discussion où de chaque côté les paroles étaient parties si vite.

Perrine s'était faite toute petite, sans oser bouger, mais Casimir ne tourna pas les yeux vers elle, et presque aussitôt il sortit, donnant le bras à son oncle ; alors elle fut libre de suivre ses réflexions : il était vraiment dur avec son neveu M. Vulfran, mais combien le neveu était-il rogne, sec et déplaisant ; s'ils avaient de l'affection l'un pour l'autre, certes, il n'y paraissait guère ! Pourquoi cela ? Pourquoi le jeune homme n'était-il pas affectueux pour le vieillard accablé par le chagrin et la maladie ? Pourquoi le vieillard était-il si sévère avec l'un de ceux qui remplaçaient son fils auprès de lui ?

Comme elle tournait ces questions, M. Vulfran rentra dans l'atelier, amené cette fois par le directeur qui, l'ayant fait asseoir sur une caisse d'emballage, lui expliqua où en était le travail des monteurs.

Après un certain temps, elle entendit le directeur appeler à deux reprises :

— Aurélie, Aurélie.

Mais elle ne bougea pas, ayant oublié qu'Aurélie était le nom qu'elle s'était donné.

Une troisième fois il cria :

— Aurélie !

Alors comme si elle s'éveillait en sursaut, elle courut à eux.

— Est-ce que tu es sourde ? demanda Benoist.

— Non, monsieur ; j'écoutais les monteurs.

— Vous pouvez me laisser, dit M. Vulfran au directeur.

Puis quand celui-ci fut parti, s'adressant à Perrine restée debout devant lui !

— Tu sais lire, mon enfant ?

— Oui, monsieur.

— Lire l'anglais ?

— Comme le français ; l'un ou l'autre, cela m'est égal.

— Mais sais-tu en laissant l'anglais le mettre en français ?

— Quand ce ne sont pas des belles phrases, oui, monsieur.

— Des nouvelles dans un journal ?

— Je n'ai jamais essayé, parce que si je lisais un journal anglais je n'aurais pas besoin de me le traduire à moi-même, puisque je comprends ce qu'il contient.

— Si tu comprends tu peux traduire.

— Je crois que oui, monsieur, cependant je n'en suis pas sûre.

— Eh bien, nous allons essayer ; pendant que les monteurs travaillent, mais après les avoir prévenus que tu restes à leur disposition et qu'ils peuvent t'appeler s'ils ont besoin de toi, tu vas tâcher de me traduire dans ce

journal les articles que je t'indiquerai. Va les prévenir et reviens t'asseoir près de moi.

Quand, sa commission faite, elle se fut assise à une distance respectueuse de M. Vulfran, il lui tendit son journal : le *Dundee News*.

— Que dois-je lire ! demanda-t-elle en le dépliant.

— Cherche la partie commerciale.

Elle se perdit dans les longues colonnes noires qui se succédaient indéfiniment, anxieuse se demandant comment elle allait se tirer de ce travail nouveau pour elle, et si M. Vulfran ne s'impatienterait pas de sa lenteur, ou ne se fâcherait pas de sa maladresse.

Mais au lieu de la bousculer, il la rassura, car avec sa finesse d'oreille si subtile chez les aveugles, il avait deviné son émotion au tremblement du papier :

— Ne te presse pas, nous avons le temps ; d'ailleurs tu n'as peut-être jamais lu un journal commercial.

— Il est vrai, monsieur.

Elle continua ses recherches et tout à coup elle laissa échapper un petit cri.

— Tu as trouvé ?

— Je crois.

— Maintenant cherche la rubrique : *Linen, hemp, jute, sacks, twine*.

— Mais, monsieur, vous savez l'anglais, s'écria-t-elle involontairement.

— Cinq ou six mots de mon métier, et c'est tout, malheureusement.

Quand elle eut trouvé, elle commença sa traduction qui fut d'une lenteur désespérante pour elle, avec des hésitations, des anonnements qui lui faisaient perler la sueur sur les mains, bien que M. Vulfran de temps en temps la soutint.

— C'est suffisant, je comprends, va toujours.

Et elle reprenait, élevant la voix quand les mécaniciens menaçaient de l'étouffer dans leurs coups de marteau.

Enfin elle arriva au bout.

— Maintenant vois s'il y a des nouvelles de Calcutta ?

Elle chercha.

— Oui, voilà : " De notre correspondant spécial."

— C'est cela ; lis.

— Les nouvelles que nous recevons de Dakka....

Elle prononça ce nom avec un tremblement de voix qui frappa M. Vulfran.

— Pourquoi trembles-tu ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si j'ai tremblé ; sans doute, l'émotion.

— Je t'ai dit de ne pas te troubler ; ce que tu donnes est beaucoup plus que ce que j'attendais.

Elle lut la traduction de la correspondance de Dakka, qui traitait de la révolte du jute sur les rives de Brahmapoutra ; puis, quand elle eut fini, il lui dit de chercher aux nouvelles de mer si elle trouvait une dépêche de Ste-Hélène.

— Saint-Helena est le mot anglais, fit-il.

Elle commença à descendre et à monter les colonnes noires ; enfin le nom de Saint-Helena lui sauta aux yeux :

— " Passé le 23, navire anglais *Alma*, de Calcutta, pour Dundee ; le 24, navire norvégien *Grundloven*, de Naraingaud, pour Boulogne."

Il parut satisfait :

— C'est très bien dit-il, je suis content de toi.

Elle eut voulu répondre, mais de peur que sa voix trahit son trouble, elle garda le silence.

Il continua :

— Je vois qu'en attendant que ce pauvre Bendit soit guéri je pourrai me servir de toi.

Après s'être fait rendre compte du travail accompli par les monteurs et avoir répété à ceux-ci ses recommandations de se hâter autant que possible, il dit à Perrine de le conduire au bureau du directeur.

— Est-ce que je dois vous donner la main ? demanda-t-elle timidement.

— Mais certainement, mon enfant, comment me guiderais-tu sans cela ? Avertis-moi aussi quand nous trouverons un obstacle sur notre chemin ; surtout ne soit pas distraite.

— Oh ! je vous assure, monsieur, que vous pouvez avoir confiance en moi !

— Tu vois bien que je l'ai cette confiance.

Marchant ainsi lentement, le trajet fut long des ateliers au bureau ; quand elle l'eut conduit à son fauteuil, il la congédia.

— A demain, dit-il.

En effet, le lendemain à la même heure que la veille, M. Vulfran entra dans l'atelier, amené par le directeur.

Lentement, M. Vulfran s'était approché, et les voix s'interrompant, de sa canne il avait fait signe de continuer comme s'il n'était pas là.

Et pendant que Perrine obéissante se conformait à cet ordre, il se penchait vers le directeur :

— Savez-vous que cette petite ferait un excellent ingénieur, dit-il à mit

voix, mais pas assez bas cependant pour que Perrine ne l'entendit point.

Positivement elle est étonnante pour la décision.

— Et pour bien autres choses encore, je crois ; elle m'a traduit hier le *Dundee News* plus intelligemment que Bédit ; et c'était la première fois qu'elle lisait la partie commerciale d'un journal.

— Sait-on ce qu'étaient ses parents ?

— Peut être Talouel le sait-il, moi je l'ignore.

— En tout cas, elle paraît être dans dans une misère pitoyable.

— Je lui ai donné cinq francs pour sa nourriture et son logement.

— Je veux parler de sa tenue ; sa veste est une dentelle ; je n'ai jamais vu jupe pareille à la sienne que sur le corps des bohémiennes ; certainement elle a dû fabriquer elle-même les espadrilles dont elle est chaussée.

— Et la physionomie, qu'est-elle, Benoist ?

— Intelligente, très intelligente,

— Vicieuse ?

— Non, pas du tout ; honnête au contraire, franche et résolue ; ses yeux perçeraient une muraille et cependant ils ont une grande douceur, avec de la méfiance.

— D'où diable nous vient-elle ?

— Pas de chez nous, assurément.

— Elle m'a dit que sa mère était anglaise.

— Je ne trouve pas qu'il y ait en elle rien des Anglais que j'ai connus ; c'est autre chose, tout autre chose ; avec cela jolie, et d'autant plus que son costume réellement misérable fait ressortir sa beauté. Il faut vraiment qu'il y ait en elle une sympathie ou une autorité native pour qu'avec une pareille tenue nos ouvriers veuillent bien l'écouter.

Et comme Benoist était de caractère à ne pas laisser passer une occasion d'adresser une flatterie au patron qui tenait la liste des gratifications, il ajouta :

— Sans le voir vous avez deviné tout cela.

— Son accent m'a frappé.

Bien que n'entendant pas tout ce discours, Perrine en avait saisi quelques mots qui l'avaient jetée dans une agitation violente contre laquelle elle s'était efforcée de réagir ; car ce n'était pas ce qui se disait derrière elle qu'elle devait écouter, si intéressant que cela pût être, mais bien les paroles que lui adressaient le monteur et les ouvriers : que penserait M. Vulfran si dans ses explications en français elle lâchait quelque ineptie qui prouverait son inattention ?

Elle eut la chance d'arriver au bout de ses explications, et, alors, M. Vulfran l'appela près de lui :

— Aurélie.

Cette fois elle n'eut garde de ne pas répondre à ce nom qui désormais devait être le sien.

Comme la veille il la fit asseoir près de lui en lui remettant un papier pour qu'elle le traduisit, mais au lieu d'être le *Dundee News* ce fut la circulaire de la *Dundee trad-s report association*, qui est en quelque sorte le bulletin officiel du commerce du jute ; aussi, sans avoir à chercher de-ci de-là, dut-elle la traduire d'un bout à l'autre.

Comme la veille aussi, lorsque la séance de traduction fut terminée, il se fit conduire par elle à travers les cours de l'usine ; mais cette fois ce fut en la questionnant :

— Tu m'as dit que tu avais perdu ta mère ; combien y a-t-il de temps ?

— Cinq semaines.

— A Paris ?

— A Paris.

— Et ton père ?

— Je l'ai perdu il y a six mois.

Lui tenant la main dans la sienne, il sentit à la contraction qui la rétracta combien était douloureuse l'émotion que ses souvenirs évoquaient ; aussi sans abandonner son sujet, passa-t-il les questions qui nécessairement découlaient de celles auxquelles elle venait de répondre.

— Que faisaient tes parents ?

— Nous avions une voiture et nous vendions.

— Aux environs de Paris ?

— Tantôt dans un pays, tantôt dans un autre ; nous voyagions.

— Et ta mère morte, tu as quitté Paris ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que maman m'avait fait promettre de ne pas rester à Paris, quand elle ne serait plus là, et d'aller dans le Nord, auprès de la famille de mon père.

— Alors pourquoi es-tu venue ici ?

— Quand ma pauvre maman est morte, il nous avait fallu vendre notre voiture, notre âne, le peu que nous avions, et cet argent avait été épuisé par la maladie ; en sortant du cimetière il me restait cinq francs trente-cinq centimes, qui ne me permettaient pas de prendre le chemin de fer. Alors je me décidai à faire la route à pied.

M. Vulfran eut un mouvement dans les doigts dont elle ne comprit pas la cause :

— Pardonnez-moi si je vous ennuie, monsieur, je dis sans doute des choses inutiles.

— Tu ne m'ennuies pas, au contraire, je suis content de voir que tu es une brave fille ; j'aime les gens de volonté, de courage, de décision, qui ne s'abandonnent pas ; et si j'ai plaisir à rencontrer ces qualités chez des hommes, j'en ai un plus grand encore à les trouver chez une enfant de ton âge. Te voilà donc partie avec cent sept sous dans ta poche....

— Un couteau, un morceau de savon, un dé, deux aiguilles, du fil, une carte routière ; c'est tout.

— Tu sais te servir d'une carte ?

— Il faut bien quand on roule par les grands chemins ; c'était tout ce que j'avais sauvé du mobilier de notre voiture.

Il l'interrompit :

— Nous avons un grand arbre sur notre gauche, n'est-ce pas ?

— Avec un banc autour, oui, monsieur.

— Allons y ; nous serons mieux sur ce banc.

Quand ils furent assis, elle continua son récit, qu'elle n'eut plus souci d'abréger, car elle voyait qu'elle intéressait M. Vulfran.

— Tu n'as pas eu l'idée de tendre la main ? demanda-t-il, quand elle en fut à sa sortie de la forêt où l'orage avait fondu sur elle.

— Non, monsieur, jamais.

— Mais sur quoi as-tu compté quand tu as vu que tu ne trouvais pas d'ouvrage ?

— Sur rien ; j'ai espéré qu'en allant tant que j'aurais des forces, je pouvais me sauver ; c'est quand j'ai été à bout que je me suis abandonnée, parce que je ne pouvais plus ; si j'avais faibli une heure plus tôt, j'étais perdue.

Elle raconta alors comment elle était sortie de son évanouissement sous les léchades de son âne, et comment elle avait été secourue par la marchande de chiffons ; puis, passant vite sur le temps pendant lequel elle était restée avec La Rouquerie, elle en vint à la rencontre qu'elle avait faite de Rosalie.

— En causant, dit-elle, j'appris que dans vos usines on donne du travail à tous ceux qui en demandent, et je me décidai à me présenter ; on voulut bien m'envoyer aux cannetières.

— Quand vas-tu te remettre en route ?

Elle ne s'attendait pas à cette question qui l'interloqua :

— Mais je ne pense pas à me remettre en route, répondit-elle après un moment de réflexion.

— Et tes parents ?

— Je ne les connais pas : je ne sais pas s'ils sont disposés à me faire bon accueil, car ils étaient fâchés avec mon père. J'allais près d'eux, parce que je n'ai personne à qui demander protection, mais sans savoir s'ils voudraient m'accueillir. Puisque je trouve à travailler ici, il me semble que le mieux pour moi est de rester ici. Que deviendrai-je si on me repoussait ? Assurée de ne pas mourir de faim, j'ai très peur de courir de nouvelles aventures. Je ne m'y exposerais que si j'avais des chances de mon côté.

— Ces parents se sont-ils jamais occupés de toi ?

— Jamais.

— Alors ta prudence peut être avisée ; cependant si tu ne veux pas courir l'aventure d'aller frapper à une porte qui reste fermée et te laisse dehors, pourquoi n'écrirais-tu pas, soit à tes parents, soit au maire ou au curé de ton village ? et alors tu restes ici où ta vie est assurée. Mais ils peuvent aussi être heureux de te recevoir à bras ouverts ; alors tu trouves près d'eux une affection, des soins, un soutien qui te manqueront si tu restes ici ; et il faut que tu saches que la vie est difficile pour une fille de ton âge qui est seule au monde... triste aussi....

— Oui, monsieur, bien triste. Je le sais, je le sens tous les jours, et je vous assure que si je trouvais des bras ouverts, je m'y jetterais avec bonheur ; mais s'ils restent aussi fermés pour moi qu'ils l'ont été pour mon père....

— Tes parents avaient-ils des griefs sérieux contre ton père, je veux dire légitimes par suite de fautes graves ?

— Je ne peux pas penser que mon père, que j'ai connu si bon pour tous, si brave, si généreux, si tendre, si affectueux pour ma mère et pour moi, ait jamais rien fait de mal ; mais enfin ses parents ne se sont pas fâchés contre lui et avec lui sans raisons sérieuses, il me semble.

— Evidemment ; mais les griefs qu'ils pouvaient avoir contre lui, ils ne les ont pas contre toi ; les fautes des pères ne retombent pas sur les enfants.

— Si cela pouvait être vrai !

Elle jeta ces quelques mots avec un accent si ému, que M. Vulfran en fut frappé.

— Tu vois comme au fond du cœur tu souhaites d'être accueillie par eux.

— Mais il n'est rien que je redoute tant que d'être repoussée.

— Et pourquoi le serais-tu ? Tes grands-parents avaient-ils d'autres enfants que ton père ?

— Non.

— Pourquoi ne seraient-ils pas heureux que tu leur tiennes lieu du fils perdu ? Tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul au monde.

— Mais justement je ne le sais que trop.

— La jeunesse isolée qui a l'avenir devant elle n'est pas du tout dans la même situation que la vieillesse, qui n'a que la mort.

Si elle ne pouvait pas la voir, elle de son côté ne le quittait pas des yeux, tâchant de lire en lui les sentiments que ses paroles trahissaient : après cette allusion à la vieillesse, elle s'oublia à chercher sur sa physionomie la pensée du fond du cœur.

Et bien, dit-il après un moment de silence, que décides-tu ?

— N'allez pas imaginer, monsieur, que je balance ; c'est l'émotion qui m'empêche de répondre ; ah ! si je pouvais croire que ce serait une fille qu'on recevrait, non une étrangère qu'on repousserait !

— Tu ne connais rien de la vie, pauvre petite ; mais sache bien que la vieillesse ne peut pas plus être seule que l'enfance.

— Est-ce que tous les vieillards pensent ainsi, monsieur ?

— S'ils ne le pensent pas, ils le sentent.

— Vous croyez ? dit-elle les yeux attachés sur lui, frémissante.

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL

Première partie

Jonathan Spiers comprit aussitôt la valeur de son avantage ; aussi dirigea-t-il son navire à toute vitesse vers le sol... S'il pouvait l'atteindre avant que le *Swan* pût se dégager, il terminait le combat par la capture de son adversaire.

Ivanovitch crut son lieutenant perdu ; c'était le moment de fuir, mais de quel côté se diriger sans être poursuivi cinq minutes après par le *Remember*, dont la vitesse, en raison de la puissance de sa double machine, était de beaucoup supérieure à la sienne. Il prit alors un parti dont l'audace même devait assurer la réussite, en faisant perdre, pour quelque temps du moins, sa piste à son ennemi. Les évolutions, qu'il était obligé de faire pour éviter de se trouver dans la ligne de bataille, l'avait peu à peu conduit au-dessus du lac ; sans hésiter, il dirigea l'avant du *Wasp* vers la plaine liquide et plongea résolument dans les flots, poursuivi par les huées de tous les assistants. Cet acte d'insigne lâcheté enlevait au *Swan*, dans un moment bien critique, sa dernière espérance.

Mais le vaillant petit navire ne se rendait pas encore ; entraîné vers la terre par le colosse, aux flancs duquel il était attaché, il faisait de violents efforts pour dégager son éperon sans pouvoir y parvenir. Amoutoff eut une inspiration subite : il porta la main sur la touche qui correspondait avec les *accumulateurs*, une formidable détonation se fit entendre ; le *Swan* trembla dans toute sa membrure, comme s'il allait se briser... mais il était dégagé, la commotion lui avait rendu sa liberté ; il en profita immédiatement pour revenir sur le *Remember* par une attaque de flanc furibonde, que ce dernier n'évita qu'en se laissant couler à pic pendant quelques secondes.

Mais ces événements avaient grandi Ivanovitch de cent coudées dans l'esprit de tous, car on croyait toujours que c'était lui qui commandait le petit navire et dirigeait cette belle défense. Jonathan Spiers laissait échapper son admiration par des paroles non équivoques.

—Moi qui le croyais lâche, murmurait-il, tout en surveillant les mouvements de son adversaire... Mais il a le diable au corps, et si son compagnon avait eu seulement la dixième partie de son audace, j'étais battu avec mes propres armes... Allons ! si je le prends vivant, il aura l'honneur de la fusillade... on ne pend pas les gredins de cette trempe ! Quel dommage qu'il soit aussi perfide et aussi faux qu'il est courageux !

Mais il fallait en finir... Jonathan Spiers comprit qu'avec un pareil adversaire le moindre oubli pouvait lui être funeste ; et il résolut de le poursuivre sans lui laisser un instant de répit, prêt à profiter de la première occasion qui se présenterait de le mettre hors de combat. Régulant alors sa marche sur la sienne, il le suivit, avant contre arrière, sans lui donner le temps de se retourner pour lui faire face ; puis, à un moment donné, il lui envoya dans les ailes toute la charge de ses six *accumulateurs*, que contrairement à ses satellites, le *Remember* pouvait lancer horizontalement dans toutes les directions. Le fluide était par lui-même sans action destructrice sur l'armature extérieure du *Swan* ; mais le déplacement de la colonne d'air fut tellement violent que le petit navire, pris dans le centre de la commotion, oscilla sur lui-même comme un oiseau blessé ; cela ne dura que l'espace d'un éclair, mais ce fut assez, le *Remember* l'atteignit avec la rapidité de la foudre et, d'un coup d'éperon, lui enleva l'aile droite : le pauvre *Swan* plongea instantanément dans l'espace et s'abattit d'une hauteur de cinq à six cents mètres sur le sol. Toute sa membrure vola en éclats ; le brave petit navire avait vécu !...

Lorsque Jonathan Spiers toucha terre, quelques instants après, il trouva au milieu des débris, sur le gazon rouge de sang, cinq cadavres affreusement mutilés, mais parfaitement reconnaissables... Le capitaine Rouge interrogea avidement leurs visages... L'Homme masqué n'était pas parmi les morts !

—Le misérable nous échappe encore ! dit-il avec une colère concentrée, et voilà cinq braves gens qui se sont fait tuer courageusement pour lui donner le temps de s'évader... Quel dommage que de tels dévouements ne soient pas mieux employés !

Olivier et le Canadien ne furent pas peu étonnés en apprenant que l'homme masqué ne se trouvait pas parmi les morts.

—Mais il n'est pas encore en sûreté, fit le capitaine après quelques instants de réflexion ; il y a loin d'ici à Melbourne, et, avant qu'il ait quitté l'Australie, je saurai bien découvrir sa piste.

Il étendit alors la main devant le comte et ses compagnons.

—Messieurs, dit-il d'une voix grave, cet homme est un véritable fléau ; à chaque pas qu'il fait, le sang jaillit autour de lui, et la justice de Dieu est trop lente à venir... Je jure devant vous de ne jamais me reposer dans un lit, de ne plus m'asseoir à une table, tant que les nombreuses victimes qu'il a faites ne seront pas vengées.

—Et nous vous y aiderons ! répondit en chœur le comte d'Entraygues et le Canadien.

—Tout le monde à bord ! dit Jonathan à son équipage, qui avait quitté le *Remember*, et maintenant en chasse, nous allons explorer le lac Eyré.

—L'homme masqué ne vous y aura pas attendu, mon cher capitaine, répondit le comte d'Entraygues ; il n'a pris cette voie, soyez en sûr, que pour mieux dissimuler sa piste, et il se sera hâté de la quitter dès qu'il se sera cru hors de vue.

—Je suis de votre avis, monsieur le comte, aussi est-ce sur la route de Melbourne et de Sydney que je vais le poursuivre ; mais je ne puis négliger d'interroger le lac, peut-être y trouverai-je quelque indice révélateur.

A la suite de la défaite de leur allié, les Ngotaks s'étaient retirés en masse sur leurs grands villages ; mais dans la nuit qui suivit cet événement, entourés par deux mille guerriers nagarnooks, qui brûlaient de venger sur eux la mort de leur grand chef Willigo, ils furent tous massacrés jusqu'au dernier. Pas un n'échappa pour relever la race. La tribu des Ngotaks avait vécu.

Deux mois après, le capitaine Rouge rentrait seul, avec son nègre Tom, à France-Station ; au départ, il avait rencontré, sur une des berges du lac, les débris du *Wasp* qui ne formaient plus qu'un amas inutile de fer et de bronze : tous les rouages en avaient été brisés, mis en pièces avec une infernale habileté, puis le feu avait été mit à la provision de poudre qui se trouvait dans les soutes, et l'explosion avait achevé l'œuvre de destruction.

Jonathan Spiers avait alors fouillé l'Australie en tous sens, sans pouvoir retrouver, pas plus dans le Buisson qu'à Sydney et à Melbourne, la moindre trace de l'homme masqué.

Jonathan revenait furieux, mais plus ardent que jamais à la vengeance, pour proposer à ses amis de se lancer ensemble à la poursuite du misérable, en Europe, et surtout en Russie où, selon toute apparence, il avait dû se réfugier, lorsque, à un jour de l'habitation, comme il donnait quelques heures de repos à son équipage et était parti avec Tom pour faire un tour de chasse le long du Swan-River, il avait entendu tout à coup une formidable explosion, qui l'avait ramené en toute hâte au lieu où son navire avait atterri.

Un spectacle épouvantable l'y attendait : maladresse ou malveillance, un des hommes du bord avait dû fermer le tube d'échappement des *accumulateurs*, et l'électricité, n'ayant plus de voie de dégagement, avait fait explosion, il n'était pas resté une plaque de fer, grande comme la main, du *Remember*.

—Soupçonnez-vous quelqu'un ? avait demandé Olivier.

—Holloway ! avait répondu Jonathan... Davis, Prescott et les hommes de l'équipage prenaient leur repas sur l'herbe, à une certaine distance du navire, la commotion a été si violente qu'elle a suffi pour les tuer tous, j'ai retrouvé leurs cadavres, un seul manquait, celui d'Holloway ! Maintenant, il se peut qu'il se soit trouvé à bord, et dans ce cas il ne sera pas resté un atôme de lui... mais s'il est vivant, ah ! jour de Dieu, qu'il prie son patron de le protéger, car fût-il caché au fond des steppes de la Sibérie, des jungles de l'Inde ou des pampas de l'Amérique, je le retrouverai, et alors !...

—Le mal peut se réparer, quelle que soit la somme que vous jugerez nécessaire pour reconstruire le *Remember*. Dick et moi nous la mettons d'avance à votre disposition.

—Reconstruire le *Remember* ! jamais ! vous ne savez donc pas que j'ai passé dix années de ma vie à faire fabriquer secrètement toutes les pièces, en cent endroits différents, afin qu'on ne pût surprendre mon secret, dix années à en polir les rouages, à les perfectionner, à les ajuster ; j'étais jeune, j'avais l'espérance qui fait vivre et la haine qui fanatise... .

—Maintenant, je n'ai plus la force de haïr. Bien jeune encore, vous m'avez rattaché à la vie, alors que je désespérais. Je vous retrouve dans mon âge mûr et vous me faites croire au bien et à la justice... S'il y des êtres qui souffrent, m'avez-vous dit un jour, mieux vaut les secourir, les consoler, que les venger ; et ces paroles seront désormais ma devise. Non, je ne reconstruirai pas le *Remember*... il ne faut pas tenter Dieu !... et j'aurais peur de céder de nouveau à mes mauvais instincts.

—Il y a deux hommes dont je purgerai la terre : l'un, l'homme masqué, parce que lui, vivant, je le sais, vous n'auriez jamais ni tranquillité, ni repos... l'autre, Holloway, parce que les cadavres mutilés de mes pauvres compagnons me crient, sans cesse : justice ! vengez-nous !...

Six semaines après ces événements, le comte d'Entraygues et Dick, laissant le placer sous la direction du brave Collins, partaient avec Jonathan Spiers, accompagné de Laurent, le fidèle serviteur du comte, de Littlestone, du nègre Tom et de Woan-Woh, l'envoyé du Canadien, pour Paris, où nous les avons retrouvés, et où le comte vient enfin d'apprendre, au milieu des circonstances les plus singulières et les plus dramatiques, que l'Homme masqué et le colonel russe Ivanowitch ne faisaient qu'un seul et même personnage.

Nous avons vu qu'à la suite d'un conseil où les plus graves questions avaient été agitées, le comte et ses amis s'étaient décidés à partir pour les steppes de l'Oural, où devait avoir lieu la réunion générale des membres de la Société des Invisibles.

Deuxième Partie

LE SECRET DE L'HOMME MASQUE

PREMIER CHAPITRE

Le général don José Corrazon.—Attaque nocturne.—L'œil d'un policier.

—Minuit, messieurs, c'est, dit le vieil adage, l'heure des crimes et des honnêtes gens ! permettez-moi de vous quitter, fit un jeune homme de vingt-huit ans environ, à la figure énergique et bronzée comme après une campagne sous les tropiques. Nos lecteurs auront facilement reconnu, en lui, le comte Olivier de Lauragais d'Entraygues.

Ces paroles, il les adressait à un groupe d'élégants et corrects *gentlemen* réunis, dans un des petits salons du cercle de la place Vendôme, par une causerie qui avait dû être des plus attrayantes, car d'unanimes protestations se firent entendre aussitôt.

—On ne se retire pas à cette heure, mon cher ! exclama l'un d'eux ; c'est à peine si les petits enfants sont couchés.

—C'est une mauvaise plaisanterie ! répartit un second ; on ne vous fait pas venir l'eau à la bouche avec un tas d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres, pour s'arrêter à l'endroit le plus intéressant, ni plus ni moins qu'un roman-feuilleton... Et encore si tu nous disais : la suite à demain.

—Par ma foi, mon cher Olivier, ajouta un troisième personnage, vous nous avez à ce point intéressés avec vos Mangeurs de feu et les scènes de la vie australienne, vous les narrez si bien, que j'ai fort envie de prendre le prochain steamer pour aller mener cette vie si pleine d'émotion et d'imprévu de batteur de Buisson !

—Pour peu que cela vous intéresse, messieurs, répondit le jeune homme, je vous répondrai comme vient de le faire Gontran : La suite à demain ; je suis forcé ce soir de vous demander la permission de me retirer.

Et, envoyant de la main un salut amical, il sortit en souriant, sans écouter les protestations qui accompagnaient son brusque départ.

—Faut-il faire avancer une voiture à monsieur le comte ? demanda le chasseur qui se tenait dans l'antichambre.

Après avoir consulté sa montre en se disant à lui-même :

—Une heure encore devant moi ! j'irai à pied.

Olivier refusa ; et, allumant un cigare, il gagna lentement les bords de la Seine, tout en paraissant plongé dans une profonde méditation, qui ne lui permit pas de remarquer que, depuis sa sortie du cercle, deux individus, mis comme lui avec une rare élégance, le suivaient à une distance de vingt-cinq à trente mètres.

Après une légère pointe dans la rue de Rivoli, il était arrivé à la Seine par le Carroussel, semblant comme à plaisir allonger son chemin, sans doute pour laisser s'écouler cette heure qu'il avait encore à dépenser.

Le jeune comte était à Paris depuis une huitaine de jours environ. Il avait quitté l'Australie avec son vieil ami le Canadien, le capitaine Jonathan Spierz, son fidèle Laurent, M. Littlestone et quelques serviteurs indigènes, à la suite d'importants événements, sur lesquels nous reviendront bientôt, qui avaient impérieusement exigé leur présence en Europe.

L'ancien hôtel de la Trémouille, voisin de celui de Lauragais, avait été loué par le jeune comte pour y installer ses amis, car l'antique demeure du vieux marquis n'eût point suffi à les recevoir tous sans gêner ce dernier dans ses goûts et ses habitudes.

En changeant de théâtre, la lutte allait changer de caractère et dépasser l'héroïque épopée du Buisson. Le capitaine Rouge avait fait adopter un projet d'une extraordinaire audace, mais qui devait d'un seul coup terminer le combat à l'avantage du comte d'Entraygues ; il s'agissait de s'emparer non seulement du conseil suprême tout entier, mais encore du grand chef des Invisibles, et de leur dicter les conditions de la paix.

Toutes les années avait lieu sur un point quelconque de la Russie, ignoré de tous jusqu'au dernier moment, une réunion générale des délégués du monde entier. Ces délégués recevaient sous un pli cacheté le nom du lieu où ils devaient se rendre.

C'était presque toujours un endroit isolé dans les gorges du Caucase, les steppes du Don ou de l'Oural, ou quelque plage ignorée de la Caspienne, de l'Aral ou de la Baltique.

Ce même soir devait avoir lieu, à une heure du matin, chez le jeune comte, une séance importante, à laquelle allait assister Luce, le policier entièrement rallié, comme on sait, à la cause d'Olivier, il pouvait rendre des services d'autant plus grands que, affilié à la société des Invisibles, il avait su jusque-là se conduire avec tant d'habileté, que le Grand Conseil le considérait comme son agent le plus fidèle à l'étranger, et l'avait nommé député général pour la France, avec Paris spécialement dans ses attributions, où il était chargé de la haute surveillance des agents russes.

Le matin, un nègre avait abordé Olivier sur le boulevard pour lui annoncer que Luce serait au rendez-vous du soir, puis s'était éloigné en saluant humblement, emportant les salutations du jeune homme pour son maître ; or, c'était lui-même qui s'était ainsi travesti ; tout y était, lèvres lippues, nez aplati, coloration spéciale des cils et de la paupière... Cet homme là avait le génie des métamorphoses.

La seule chose que le comte n'avait pas pu obtenir de son nouvel allié, était la divulgation de la véritable qualité de l'homme masqué.

—Je vous défendrai contre lui, avait-il répondu.

—Mais quel intérêt a donc cet homme à ne pas être connu de moi ; il est donc assez lâche pour craindre mes justes représailles ?

—Il y a cela d'abord... puis, comme il est votre rival et qu'il sait que

vous mort la princesse Maria Féodorowna n'épouserait jamais votre meurtrier, il ne veut pas que personne puisse jamais faire devant elle la preuve contre nous.

Le comte n'avait pas insisté.

Dans tous les cas, c'était une puissante recrue qu'avait faite le comte d'Entraygues ; elle valait certes le million qu'il l'avait payée.

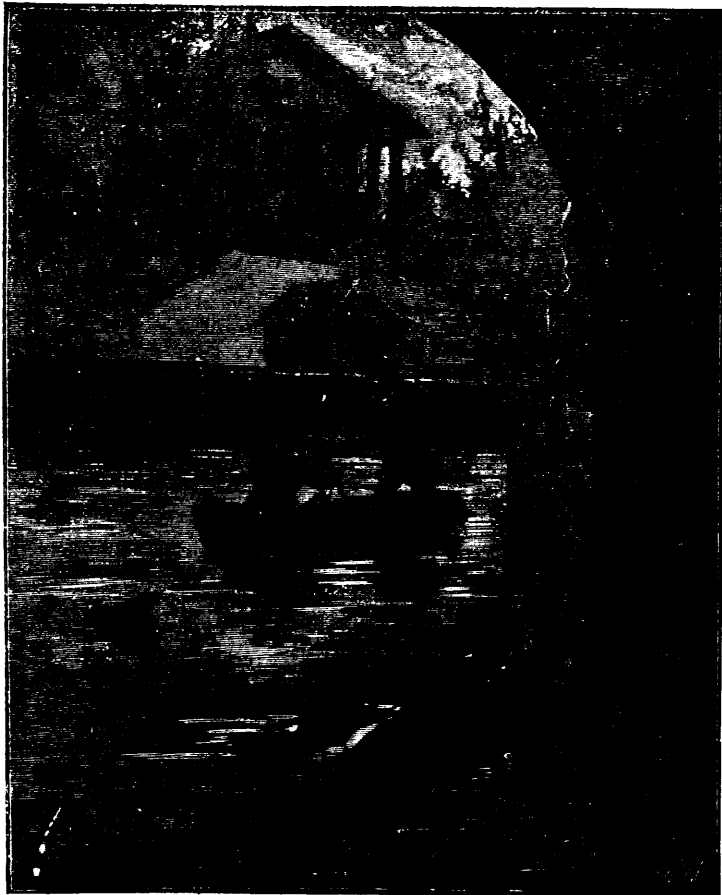
Comme on le voit, le jeune homme avait de quoi occuper ses pensées dans le trajet qu'il accomplissait du cercle de la place Vendôme à la rue St-Dominique.

Arrivé à la hauteur de la place de la Concorde, il s'engagea sur le pont, à peu près désert à cette heure ; les deux hommes qui le suivaient avaient doublé le pas et se trouvaient en ce moment à une trentaine de pieds de lui.

Parvenu au milieu du pont, le comte aperçut tout à coup un individu dont il n'avait pas remarqué la présence, enjamber brusquement le parapet, comme s'il eut voulu se précipiter dans le fleuve. S'élançant sur lui pour l'empêcher de commettre cet acte de folie fut l'affaire d'un instant ; mais l'homme était vigoureux ; il se débattait comme un diable, et Olivier avait toutes les peines du monde à le maintenir : apercevant alors les deux personnages qui l'avaient suivi, il leur cria :

—A mon secours, messieurs, cet homme veut se noyer.

Les inconnus accoururent à son appel et, avant que le jeune comte eût eu le temps de se reconnaître, il fut empoigné par les trois individus réunis, soulevé et lancé dans le fleuve.



L'embarcation tirait des petites bordées au milieu du fleuve.—Page 138, col. 2

Nageur émérite, il prit instinctivement en tombant, la position du plongeur, et se mit à nager vigoureusement vers la berge. Au même instant, d'une barque qui s'était détachée du rivage et accourait à son secours, il entendit distinctement cet appel :

—Courage, monsieur, nous sommes à vous.

En quelques instants le canot fut près de lui ; mais au moment où il mettait la main sur le plat-bord pour aider ses libérateurs à le hisser près d'eux, il reçut, destiné à la tête, un vigoureux coup d'aviron accompagné de ces mots :

—Cette fois il a son compte, j'en réponds.

Mais Olivier, voyant le mouvement, avait rapidement levé son bras gauche, qui était libre, en avant, et le coup avait entièrement porté sur ce membre.

Malgré la vive douleur qu'il ressentit, il ne perdit rien de sa présence d'esprit et se laissa à l'instant glisser comme un homme qui vient de perdre connaissance mais à peine avait-il disparu de la surface, qu'il plongea et se mit à nager entre deux eaux ; il était à une faible distance du pont, et, réfléchissant que l'ombre épaisse portée par les piles le protégerait suffisamment, il se dirigea de ce côté, et en quelques brasses vint se heurter aux masses de pierre des fondations ; l'obscurité était telle, qu'il ne voyait pas les boucles de fer qui sont disposées de distance en distance sous les arches. En tâtonnant, il parvint à en saisir une, et, fort de ce point d'appui, il se mit à inspecter le fleuve ; l'embarcation, montée par l'individu qui l'avait frappé, tirait de petites bordées au milieu du fleuve, pour s'assurer qu'il ne reviendrait pas à la surface.

LOUIS JACOLLIOT.

À suivre

CHOSSES ET AUTRES

Les Américains mangent par an, environ 20,000 tonnes de sucre d'érable.

CHARBON EN POUDDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES MALADIES DE L'ESTOMAC, la dyspepsie, la diarrhée, la dysentérie, la cholérine, le choléra.

BELLOC L'impératrice de Russie paie \$30 pour chaque jour de soin que lui donne son médecin.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES DE LA POITRINE, de l'estomac et de la vessie.

GUYOT En France, 67 p. c. de la population vit de pain de seigle et 33 p. c. de pain de blé.

QUININUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 0/0 par an.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Specimens envoyés gratis par la poste.

S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

RENE RAVAU ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée : 156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LIBRAIRIE FRANÇAISE L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

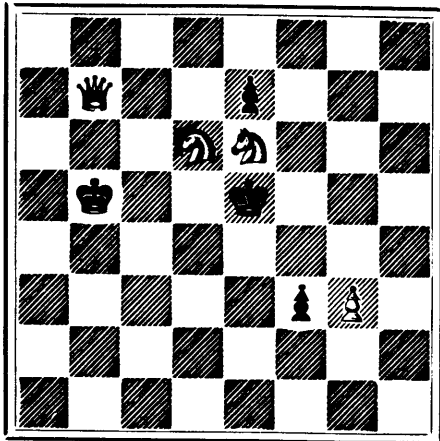
ENIGME

Ma mère ne paraît jamais avant moi, toujours je la précède. Une gueule fort large me reçoit au moment de ma naissance et dirige mes premiers pas. Aussitôt que je me mets en route, je m'élève, orgueilleuse que je suis, et jamais je ne reviens vers celui qui m'a donné l'être.

No 147—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Gérard

Noirs—3 pièces



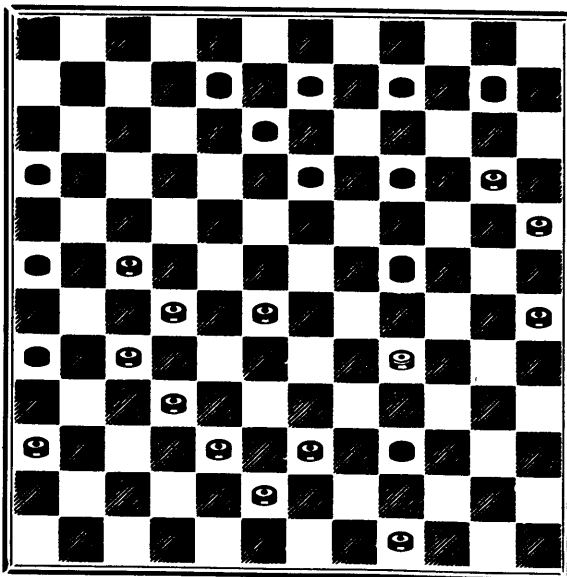
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 137—PROBLEMES DE DAMES

Composé par M. Arthur Ladouceur, Sainte-Cunégonde

Noirs—12 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 135

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
38	33	27	25
19	32	7	20
23	16	10	23
47	40	34	47
44	38	28	67
60	53	47	60
46	39	67	28
57	50	28	69
35	28	22	48
51	46	30	41
58	51	69	47
59	53	48	70
46	39	70	31
49	44	31	31
38	3	26	37
3	66	gagnent	

En jouant au 7e coup 59 53 suivi de 46 40—38 33—35 28—62 56—51 3 et 3 25, la solution est abrégée de 2 coups

Solutions justes par Alf. Morin, Ottawa; A. Ladouceur, Ste-Cunégonde.

Solution de la charade : Tripotage. One deviné : A. Cartier, jr., St Jean; Mlle Marie Aloine et Alice Audet, Québec.

Solution du problème d'Échecs No 146

Blancs 1 F 4 TD
Noirs 2 Mat selon le coup des Noirs.

M. E. Jacques, l'auteur du problème de dames No 134, nous annonce qu'une seconde solution de ce problème a été découverte, et il nous suggère la suppression du pion 31 afin de le rendre valable.

ANNONCE DE John Murphy & Coie REDUCTIONS DANS TOUS LES DEPARTEMENTS

ETOFFES A ROBES

Des lignes complètes d'étoffes à Robes vendues à des réductions presque incroyables. Nouveaux les étoffes à robes reçues tous les jours.

MANTEAUX

Tous les jours nous recevons de nouveaux manteaux qui sont les plus hautes nouveautés produites par les principales manufactures de Berlin, Londres et Paris.

TOILES

Nous venons de recevoir au-delà de vingt caisses de toiles de toutes sortes, que nous écoulons à moitié prix. Nous conseillons aux dames de voir ce lot extraordinaire qui devra nécessairement s'écouler avec une grande rapidité, vu leur bas prix

BRODERIES

Voyez nos nouvelles broderies, notre stock est immense, nos broderies pour robes de première communion sont magnifiques et les prix en sont très bas.

JOHN MURPHY & COIE

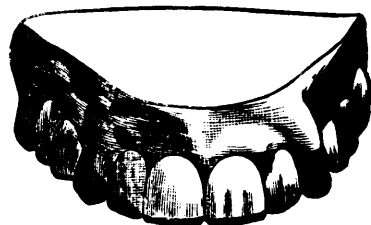
Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Cell. Tel. 2193

Federal Tel. 53

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

167, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

UNE BOGGE LE GRAND TANT THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux, le catarrhe, la bronchite, le rhume, les maux de gorge, les maux de tête, les maux de gorge, les maux de gorge.

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique. Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

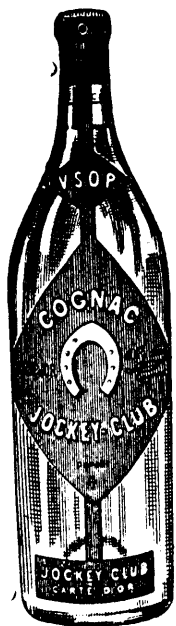
Cie GENERALE
— DES —
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉ EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. M. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEUR, Agent du dept français.

PIERRE DUFONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**

PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



Une
Erreur
Commune

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,
PRENEZ l'Huile d'Olive,
Que reste-t-il ?
UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA.**

Une comparaison :
Le **COCOA** est le lait écrémé.
Le **CHOCOLAT** de la crème pure

Demandez à l'Epicier
— LE —
CHOCOLAT MENIER
Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING
AND
PATTERSON
MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE CATHERINE, Montréal — Prix 25c

Lapins Larocque
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS.
M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES. PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC. CRAYON.
TELEPHONE 7283

PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., †8.20 p.m.
Toronto, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
Détroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. 8.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 a.m., 8.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., †8.40 p.m. *8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. †8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m. 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc. †8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., †8.30 p.m. et †10.30 p.m.
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m.,
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse--8.50 a.m., (a) 8. p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
Chars-palais et chars-dortoirs † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.** who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**